

DANSE

Le Prince Navas
Page C 3



CINÉMA

Hommage
à la grande blancheur
Page C 6



◆ LE DEVOIR ◆

CULTURE

CAHIER
C

PERSPECTIVES

La France et le cinéma

*L'Hexagone
continue de porter
à bout de bras
son cinéma
et celui des autres*

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Au dernier Festival de Cannes, plusieurs réalisateurs étrangers n'en finissaient plus de remercier la France d'exister sur la planète cinéma. De Woody Allen à Michael Moore en passant par Roman Polanski, ils offraient tous un petit couplet fleuri à la patrie de Renoir, célébrant le principe de l'exception culturelle qui permet à la cinématographie de l'Hexagone de se maintenir à flot, de tenir tête au géant américain envahisseur. Ces appuis ne tombaient pas par hasard. Le septième art international a besoin de la France, pas uniquement pour s'inspirer de son exemple mais aussi pour obtenir son soutien.

De fait, la France coproduit énormément de films étrangers: d'Europe de l'Est, d'Afrique, de Scandinavie, d'Orient, du Proche-Orient, du Québec ou d'ailleurs (même des États-Unis). Au générique, la sélection du Festival de Cannes est une longue litanie de cofinancement hexagonal.

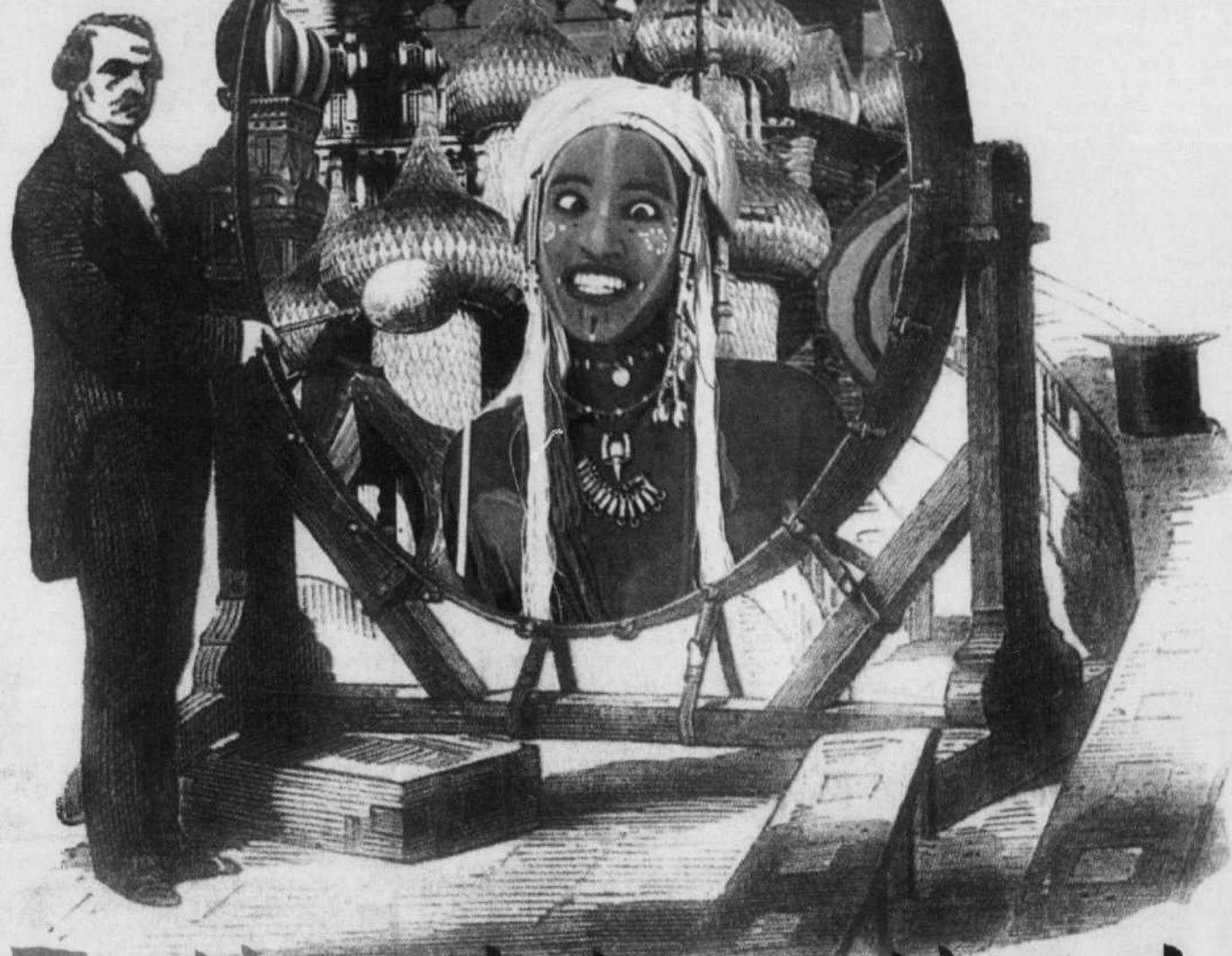
La plupart des films qui ont dominé le dernier palmarès cannois, du *Pianiste* du Polonais Roman Polanski à *L'Homme sans passé* du Finlandais Aki Kaurismäki en passant par *Le Fils* des frères belges Dardenne et *Intervention divine* du Palestinien Elia Suleiman, étaient coproduits en France. D'autres pays, l'Angleterre et l'Allemagne entre autres, coproduisent aussi et aident les cinématographies fragiles à survivre, mais la France est de loin le plus gros joueur à épauler les films d'ailleurs. Sans son appui, une bonne partie du cinéma indépendant international s'effondrerait, ni plus ni moins.

Paysage embrouillé

On peut donner un coup de chapeau à la France pour porter ainsi à bout de bras les cinémas du monde (plusieurs, dont les pays de l'Est, où le cinéma était jadis financé par l'État communiste, n'ont plus les infrastructures pour survivre seuls), mais cette situation de quasi-monopole inquiète aussi. Si la France se trouvait en moins bonne posture, affaiblie en sa demeure, l'édifice entier de septième art international menacerait ruine.

En France, côté financement du cinéma, le tiers de l'aide à la production cinématographique provient de la chaîne télé Canal +, qui projette des films en primeur en échange d'un investissement dans la production (elle y consacre 12 % de son chiffre d'affaires). D'autres chaînes télé participent aussi à l'effort national. La taxe indirecte prélevée à la billetterie des cinémas et une aide d'État (notamment à travers l'avance sur recette) contribuent également au financement du cinéma français.

VOIR PAGE C 2: CINÉMA



Festival international de musique incroyable 2002

Incroyable mais vrai!

À Saint-Fortunat, petit village des Appalaches, l'auberge ne désemplit pas depuis 12 étés: y passent fin de semaine après fin de semaine les chanteurs, chanteuses et groupes les plus étonnants de chez nous et parfois même d'ailleurs, amenés là par l'irrépressible François Gourd. Petite histoire d'un festival incroyable qui ne veut surtout pas être gros.

SYLVAIN CORMIER

C'est d'abord le pinceau que j'ai vu. Dégoûtant de pigments. Jaunes, les pigments. D'un jaune Tweety. «Ah! Le beau veston noir!», venait de s'exclamer François Gourd en m'ouvrant sa porte, souriant, pinceau brandi. Sympathique et terrifiant à la fois. J'ai vraiment cru un instant qu'il le ferait, l'énergumène, surtout quand j'ai vu tous ces vestons magnifiquement bariolés qui pendaient partout dans son

appartement. «Je peins des malade-manteaux», a-t-il répondu à mon regard ahuri. Dans l'appart, il y a aussi des tas de laminés. Des collages incroyables. Entre autres thèmes, à partir de coquillages, Gourd compose d'incroyables visages. Ils n'ont pas de noms. Pour l'instant. «Il suffirait de leur donner des noms connus pour qu'on trouve des ressemblances», songe Gourd. Celui-là pourrait être John Manley, non? Tous ces collages seront présentés par «François Vaillant Gourd V.I.P. (véritable idiot professionnel)» lors d'une incroyable exposition intitulée *Le Voyage initiatique du fils*, du 26 juin au 12 juillet à la Casa Obscura (4381, Papineau, angle Marianne). Pub gratuite en échange d'un veston vierge.

Aussi incroyable que soit tout ce qui m'est ainsi donné à voir, c'est pour autre chose que je rencontre en ce mardi matin l'ex-rhinocéros, ex-entartiste et toujours extraordinaire Gourd. Quoique. Incroyable pour incroyable, le Festival international de musique incroyable (FIMI) qu'il fomente, alimente et présente avec un gros tas de chouettes copains toutes les fins de semaine de l'été à l'Auberge de Saint-Fortunat, P.Q., depuis

maintenant douze ans est en quelque sorte le pendant campagnard des incroyables activités de François Gourd et de son gros tas de chouettes copains dans la grande ville. Du Plateau à Saint-Fortunat, c'est le même esprit sain dans un habit de clown, la même volonté de changer le monde pour le mieux en semant le grain de la folie, le même incroyable culot sous-tendu par la même incroyable gentillesse au fond des yeux (brillants, pétillants, gamins, les yeux). Cet incroyable zig peut peindre des vestons, mais aussi un village. De toutes les couleurs.

Extraterrestres à l'hôtel

Imaginez ledit hurluberlu il y a presque trente ans, hippie pie hurrah, débarquant avec une trentaine d'autres hurluberlus chevelus à l'hôtel de Saint-Fortunat, petit hameau de quelque 50 maisons et 200 âmes situé au cœur des Appalaches (quelque part entre Victoriaville et Thetford Mines, à 2h30 de Montréal et un peu moins de Québec). «On avait l'air d'extraterrestres, se souvient Gourd.

VOIR PAGE C 2: FIMI

Des bijoux pour la couronne



Ce soir 20 h
Rediffusion dimanche 15 h

LE GALA DE LA REINE
(Party At The Palace)

50 ans sur le trône, ça se fête en grande. Ricky Martin, Paul McCartney, Annie Lennox... une pluie d'étoiles déferle au Palais de Buckingham.

artv
www.artv.ca

Culture

CINÉMA

SUITE DE LA PAGE C 1

C'est dans ce contexte que l'Hexagone s'est affolé au début de 2002 quand Jean-Marie Messier, le patron de Vivendi Universal (installé aux États-Unis), qui contrôle aussi Canal +, a déclaré *ex cathedra* la mort de l'exception culturelle française. En France, ce témoignage avait suscité une vraie levée de boucliers. L'éviction par la suite de Pierre Lescure de la présidence de Canal + ne redora en rien le blason de Jean-Marie Messier. Endetté jusqu'au cou avec une entreprise qui prend l'eau de toutes parts, placé sous surveillance, le patron de Vivendi Universal n'a même pas large pour l'instant. Mais l'exception culturelle est-elle toujours en danger?

Rencontré à Paris, Pascal Rogard, délégué général de l'ARP (Association des réalisateurs et producteurs de films, en France), se dit confiant dans l'avenir, tout en reconnaissant que le paysage est embrouillé: «Canal +, étranglé par la concurrence des autres chaînes et par le piratage, notamment en Italie et en Espagne, gagne moins d'argent qu'avant et connaît des problèmes en ce moment. Cela dit, à la suite de l'éviction de Pierre Lescure de la présidence de Canal +, le Conseil supérieur de l'audiovisuel a demandé à Jean-Marie Messier de confirmer ses engagements dans la production cinématographique. Ceux-ci vont être inscrits dans la convention, et la clause de la diversité culturelle sera intégrée dans la réglementation, ce qui lui confère davantage de force qu'auparavant.»

Solutions européennes

Pascal Rogard estime que Messier, dans la tourmente des déboires de sa compagnie, sera sans doute obligé de se départir d'actions de Canal +, voire de vendre la chaîne en tout ou en partie, ce qui à son avis ne serait pas une mauvaise chose puisque Canal + sortirait ainsi du giron de Messier, guère reconnu pour défendre haut et fort les intérêts de la France.

Par ailleurs, Pascal Rogard explique qu'une réflexion nouvelle vise à impliquer davantage l'État français dans la production cinématographique, par des financements régionaux notamment.

En outre, un appel a été lancé aux responsables de l'Union européenne pour que celle-ci impose des normes légales et économiques minimales afin d'aider les cinémas nationaux à se développer. Pascal Rogard précise de son côté que, patronnée par le Conseil de l'Europe, une cagnotte dans laquelle investissent les pays a été créée pour financer une partie de la production cinématographique. Autre piste de solution européenne: à travers Télévision sans frontières, il est question d'aligner d'autres pays sur les politiques françaises de financement par l'entremise des chaînes télé. Cela dit, les discussions sur ce programme ont été reportées de deux ans et flottent dans les limbes.

Le délégué de l'ARP ne croit guère à une future structure paneuropéenne de financement du cinéma. «On ne sent pas de volonté politique dans les pays autres que la France», dit-il. L'an dernier, la part de marché de la Grande-Bretagne pour son cinéma national était de 5 % à peine. En Italie, depuis que Berlusconi a pris le pouvoir, le désir de définir une politique de cinéma s'est effrité. L'Allemagne manifeste une volonté de créer des mécanismes de soutien mais ailleurs, c'est le calme plat, parfois faute d'argent. Comment dans ce contexte instaurer un système de financement qui convienne à tous? Alors quoi? Alors, en attendant d'hypothétiques mesures européennes, la France continue de porter à bout de bras son cinéma et celui des autres, tant qu'elle aura les reins assez solides pour le faire. Comme dirait la mère de Napoléon: «Pourvu que ça dure...»



ARCHIVES LE DEVOIR

Même s'il risque de faire la ronde des festivals cet été, le FIMI demeure toujours un rendez-vous assez particulier pour le très original auteur-compositeur Fred Fortin.

De Saint-Félicien à Saint-Fortunat, P.Q.

Fred Fortin rapplique au FIMI pour la quatrième fois

DAVID CANTIN

Avant même d'avoir fait paraître son premier album, Fred Fortin était déjà passé par le Festival international de musique incroyable (FIMI). À l'époque, c'était l'ami Dédé qui avait suggéré au fondateur François Grimal Gourd qu'on invite cet homme-orchestre alors inconnu du grand public. Depuis, Fred a rappliqué trois fois à l'auberge Saint-Fortunat. Pour cette 11^e édition, il sera encore de retour avec son show solo les 11 et 12 août. Un «méchant trip» en perspective.

Même s'il risque de faire la ronde des festivals cet été, le FIMI demeure toujours un rendez-vous assez particulier pour le très original auteur-compositeur de Saint-Félicien. «C'est une ambiance assez unique à Saint-Fortunat. Un petit village où tu peux croiser autant de quat'roues que de freaks du Plateau. L'endroit a quelque chose de simple et chaleureux. Toutes les raisons sont bonnes pour passer

là-bas, surtout lorsque tu connais la philosophie derrière un événement semblable. Ça déroutait toujours de croiser des chiens qui se promènent librement dans les bars. C'est finalement une grosse rencontre de tripeux de musique», comme l'affirme Fortin. Est-ce qu'une atmosphère aussi souple donne l'occasion de tenter de nouvelles expériences musicales? «On est moins stressé, mais on sait aussi que les gens s'attendent à quelque chose qui va avec la place. Pour l'instant je n'ai rien décidé encore, sauf que ce sera moi, seul sur scène, avec mes instruments et mes chansons. J'aurai sans doute du nouveau matériel à présenter. L'endroit me plaît, on verra rendu là.»

Du coup, on s'informe sur les chances de bientôt entendre un troisième album de Fred Fortin. La question peu sembler délicate, surtout depuis la rupture à l'amiable avec La Tribu. «Je ne veux pas trop entrer dans cette histoire, sauf que ce n'est pas toujours facile de vivre de sa musique au Québec. En

ce moment, j'essaie de trouver une façon de faire les choses par moi-même. Comme je ne suis pas à Montréal avec les chums, il faut que je travaille dans mon coin. Par contre, ça me laisse libre de choisir ce qui se passera par la suite. Peut-être un troisième en solo ou même un deuxième album de Gros Mené? La formule du spectacle en solo me donne des idées aussi. J'aimerais transposer ça sur disque éventuellement. Je préfère prendre mon temps et être heureux du résultat en bout de ligne. L'important, au fond, c'est de créer à son rythme.»

En marge de l'industrie du disque, ce n'est donc pas demain que Fred a l'intention de se vendre au plus offrant. Au FIMI, on l'imagine à l'aise et soucieux de partager son talent plutôt unique. «Comment veux-tu refuser une invitation comme celle-là? J'ai trop de plaisir à jouer dans un pareil contexte. Lors du soundcheck, tu te fais toujours regarder croche par les alcoolos au bar. J'en reviens pas!». Pas de doute que Fred, on ira l'entendre à Saint-Fortunat.

SAISON
2002-2003

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

UN GRAND THÉÂTRE
POUR DE GRANDS TEXTES

En attendant Godot de Beckett

Mise en scène : LORENT WANSON

Le Misanthrope de Molière

Mise en scène : FRANÇOISE FAUCHER

Le menteur de Corneille

Mise en scène : MARTIN FAUCHER

Le Revizor de Gogol

Traduction : ANDRÉ MARKOWICZ

Mise en scène : REYNALD ROBINSON

HORS-SÉRIE EN DÉCEMBRE

Scrooge

Inspiré de A Christmas Carol de Charles Dickens

Texte et mise en scène : JEAN-GUY LEGAULT

Une production du Théâtre des Ventreux

Tarif pré-vente pour les abonnés!

FRED BARRY

Classiques et inclassables

Rabais offerts aux abonnés jusqu'au 30 août 2002 sur les spectacles présentés à la Salle Fred-Barry

En collaboration avec

CLARICA

Hydro Québec

(514) 253-8974

ABONNEMENT EN LIGNE

www.denise-pelletier.qc.ca

SUITE DE LA PAGE C 1

Il y a eu comme un grand silence. Acquéreur avec Robert Pagé, du Café Campus, et sa blonde d'un sacré lopin dans le village voisin de Sainte-Hélène-de-Chester («250 acres, deux maisons, une grange pour 17 000 \$»), François Gourd avait trouvé son paradis. «À l'été 75, on a fait un party. Il est venu 500 personnes dans le rang. Avec l'acide, le pot et la musique. Ça fait un peu peur.» De là au Festival international de musique incroyable, il a fallu le temps de l'approvisionnement. «On est toujours des étrangers, mais il y a eu des mélanges.»

Lassé du «gars avec ses machines qui chantait des covers de Richard Séguin», Gourd suggère un jour au patron de l'hôtel de laisser jouer quelques amis à lui. «On a commencé par Claude Lamothe, Claude Vendette, Francis Grandmont, des duos de musiciens. Et ça marche. L'année d'après, on avait une programmation pour l'été. Un spectacle le samedi à 20h, un autre le dimanche à 19h. Rien de compliqué. Il y a huit projecteurs de jardin dans les airs pour l'éclairage: deux bleus, deux rouges, deux jaunes, deux verts. C'est tout.» Ravivé, l'hôtel est devenu auberge. L'asphalte relie maintenant Saint-Fortunat à la grand-route. Sinon, c'est «inchangé», se réjouit l'envahisseur.

En douze ans, tous les artistes pas banals de chez nous ont été programmés à Saint-Fortunat par l'homme au gros os dans le nez (c'est ainsi qu'on le voit au recto du programme, signant «François Chéb Touré Amadou Gourd, président à vie de Habitibi, pays d'Afrique équatoriale»); Karen

Young, Lhasa de Sela, Les Colocs, Les Frères à ch'val, Loco Locass, Fred Fortin, WD-40, etc. Cette année encore, les dix-huit fins de semaine seront remplies de beau monde: après le tabac de Mononc-Serge le week-end dernier se succéderont Jeszcze Raz, L'Orkestre des Pas Perdus, TRIOFF, la Fanfare Pourpour, Mara Tremblay, Steve Normandin avec Stéphane Aubin, Rebecca Dô, Dobaracolle, Zuruba, Mamz'elle, Orange guinguette, Olivier, Fred Fortin, les Globe-gloteurs, Henri Band, Blaise et Interférence Sardini. «Il y en a là-dedans que ne n'ai pas encore vus ni entendus, les Globe-gloteurs par exemple», dit en souriant le programmeur-kamikaze. «J'aime la surprise.»

Cultiver la curiosité

Le public, tient-il à préciser, ne compte pas que des citadins en goguette. «Il y a des vieux, des jeunes, des punks, des hippies, des sportifs, des cultivateurs, des intellectuels en vacances, des pêcheurs, des pêcheuses...» Pour apprécier tous ces artistes incroyables, il suffit d'y être exposé: tout montrer, telle est la mission de Gourd. «C'est le principe même de l'éducation culturelle. L'ignorance crée le ghetto mental. Voir, entendre, apprendre, tout ça cultive la curiosité. La première fois que sont venus les frères Diouf, c'était un événement. Des Noirs, il n'y en a pas à la tonne à Saint-Fortunat. Je me souviens d'un gars qui avait lâché une farce un peu raciste. À la fin du spectacle, il est allé féliciter les Diouf: il n'en revenait pas à quel point c'était bon.»

De tout Saint-Fortunat, seul le maire Jean-Marc Côté demeure à

distance. «Il n'est jamais venu à l'auberge. Mais il habite de l'autre bord de la rue. On se dit qu'il entend la musique et qu'un jour...» Peut-être a-t-il sur le cœur la chanson que dédia Mononc-Serge à son élection sur l'album 13 tonnes trash, paru en 2000: «Quand on a dépouillé les résultats / À Saint-Fortunat / Jean-Marc Côté pis Clément Côté / Avaient l'même nombre de voix / A fallu checker c'que la loi de Saint-Fortunat / Prévoyait dans ce cas-là / C'tait clair: le maire s'rait celui des deux / Avec la plus grosse queue.» Ça marque.

C'est quand même le seul bémol dans l'allégresse. Avec les années et les arrivages, c'est tout le coin qui vire incroyable: tout près, à Saint-Adrien-de-Ham, le Musée incroyable de Normand Toupin expose une centaine de sculptures «fabriquées uniquement à partir de matériaux récupérés». Incroyables jardins «théâtraux» à Saint-Ferdinand, incroyables musiciens installés à demeure (René Lussier à Saint-Jacques-le-Majeur, entre autres), authentique champion mondial de châteaux de sable habitant la maison à côté de celle de Gourd, il y a bel et bien «effervescence créatrice», admet Gourd, mais pas au point de s'emparer du lieu. Le festival n'est surtout pas tentaculaire. «On n'a pas de subvention parce qu'on n'en a jamais demandé, pas vraiment d'organisation non plus, les shows sont gratuits, on passe le chapeau, les artistes sont logés, nourris, abreuvés et parfois enfumés: le FIMI, c'est ça. Une petite affaire qui ne grossira pas.» Imaginez un festival avec un chef pas ambitieux. Incroyable mais vrai.

C a h i e r s p é c i a l

Lectures d'été

samedi

Publié le

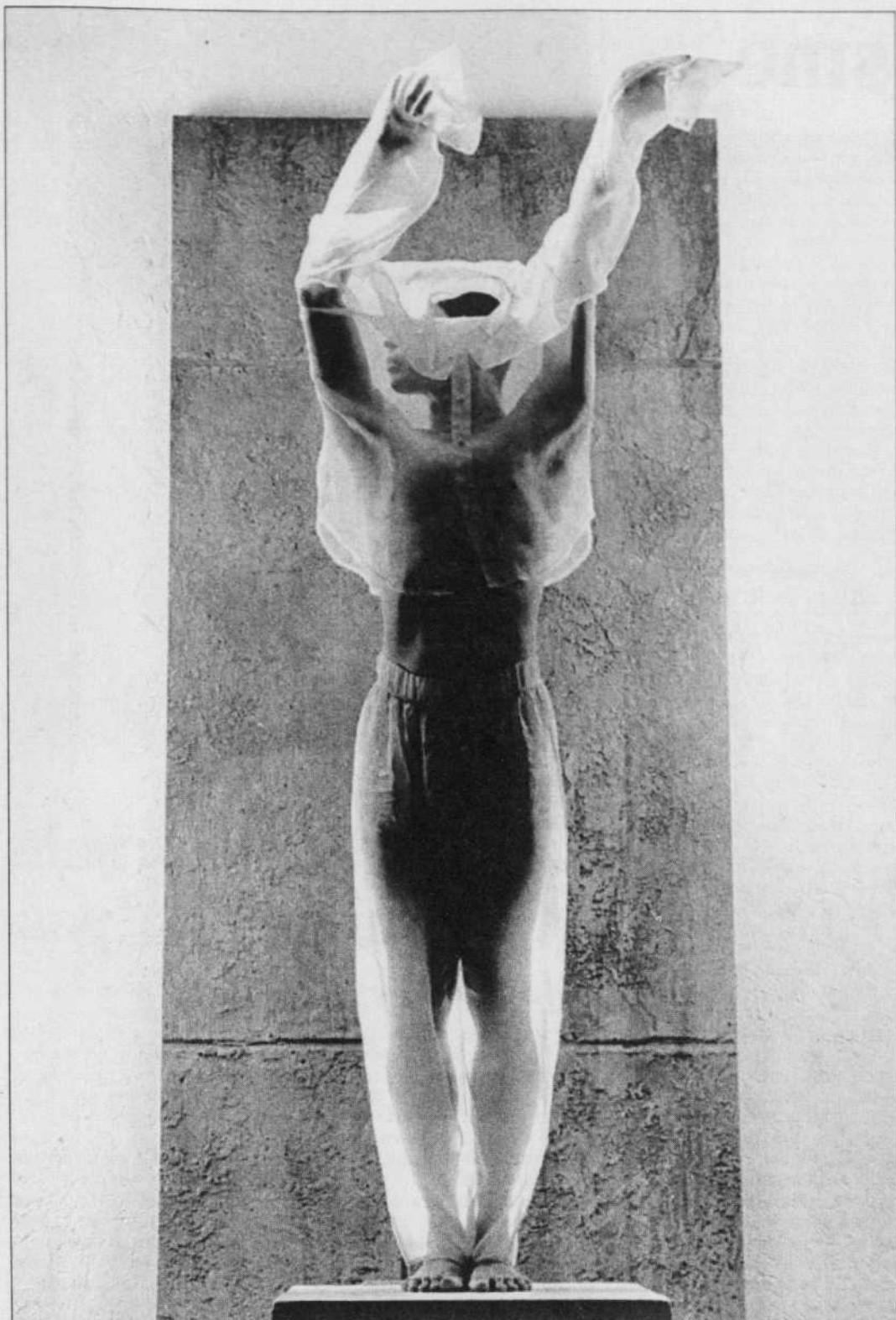
15

juin

LE DEVOIR

Culture

DANSE



CYLLA VON TIEDEMANN

Un des trois solos qui sont interprétés par le chorégraphe José Navas lors du spectacle qu'il donne à l'Agora de la danse. Un événement, car José Navas n'a pas caché qu'il n'interpréterait plus ces solos, occupé désormais à explorer plus avant la création chorégraphique, particulièrement les pièces de groupe.

La scène où le prince est Navas

POST DATA, STERILE FIELDS, ÉTUDE, CÔTÉ CŒUR, CÔTÉ JARDIN, CÉLESTIALES

Chorégraphie: José Navas. Interprètes: José Navas, Jamie Wright, Annik Hamel.

LODELA

Un film de Philippe Baylaucq, en collaboration avec l'ONF. Chorégraphie: José Navas. Interprètes: Chi Long, José Navas. Au Studio de l'Agora de la danse, jusqu'au 8 juin. Supplémentaires les 13 et 14 juin.

ISABELLE POULIN

Peut-être ne danse-t-il pas vraiment, peut-être traverse-t-il seulement le monde des vivants. Non, vraiment, il danse, mais comme le commun des mortels parvient rarement à le faire. Ou il est tout simplement le prince de tous les danseurs, celui qui donne généreusement l'impression que tout mouvement coule de source, que nous ne sommes pas emprisonnés dans nos corps ou encore collés au sol sans aucun espoir de s'élever un jour. Le spectacle qu'il donne à l'Agora ces jours-ci remet en lumière ce don particulier qu'il a de transformer la scène en une aire de célébration du corps, du mouvement, de la danse.

Copieux, le menu: trois solos interprétés par le chorégraphe lui-même, un autre qu'il avait créé pour Annik Hamel pour la formule Interprètes de Danse-Cité, un duo avec Jamie Wright extrait de la nouvelle création en chantier et un film de Philippe Baylaucq qui le met en scène avec Chi Long. Un événement aussi, car José Navas n'a pas caché qu'il n'interpréterait plus ces solos, occupé désormais à explorer plus avant la création chorégraphique, particulièrement les pièces de groupe. On a pu alors goûter son extraordinaire présence avec un curieux mélange d'émotions, le plaisir mêlé à l'urgence de fixer à jamais dans la mémoire les images de cet homme en pleine possession de son art.

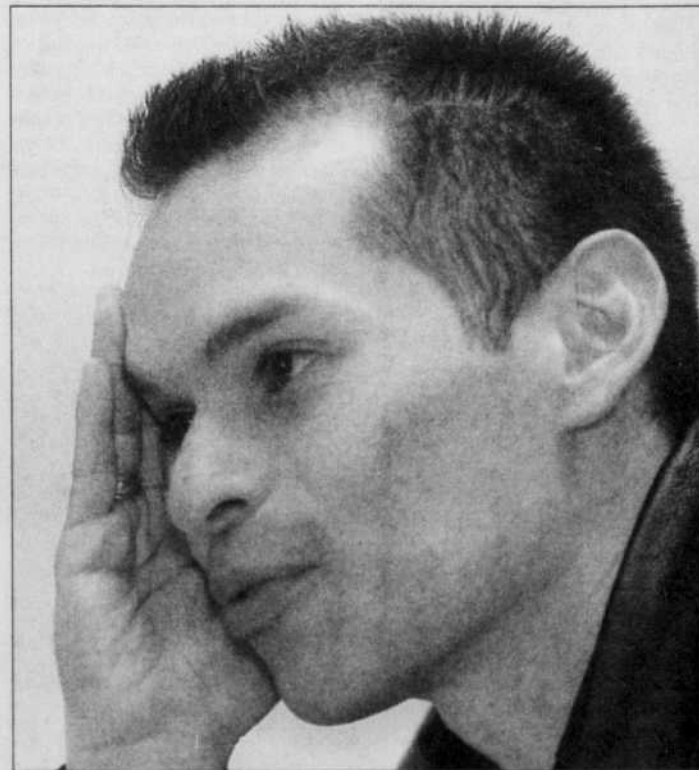
Les deux premiers solos sont de vrais bijoux. *Post Data* et *Sterile Fields*, à leur création en 1994 et en 1996, révélaient non seulement ses qualités d'interprète mais aussi son habileté à conjuguer tous les éléments scéniques. Dans *Post Data*, quatre longues cordes sont tirées en oblique du sol vers le plafond. Il est là, lèvres rouges et

court justaucorps noir à large échancrure dans le dos, un de ses costumes délicieusement ambigus. La lumière tombe sur lui, il s'en imprègne avant d'entamer une marche lente. Avec son regard perçant, l'absolu contrôle de ses mouvements, leur fluidité, la volupté qui s'en échappe, sa découpe fine de l'espace, José Navas crée l'envoûtement. Lorsque la musique de Laurent Maslé devient percussive, son corps épouse parfaitement les rythmes. Dans *Sterile Fields*, plus cérémonielle — la pièce est un hommage à l'artiste et au compagnon William Douglas, mort du sida —, José Navas avance cette fois dans un costume blanc translucide. Il montre là sa grande polyvalence, tout aussi puissant et précis dans l'extrême lenteur que dans la rapidité. Dans cette émouvante pièce où l'esprit semble s'arracher progressivement du corps, il installe chaque mouvement, chaque torsion du tronc, chaque extension des doigts, des bras, des jambes avec patience, sans précipitation aucune. Dans *Célestiales*, créée il y a dix ans, il y va d'une triste parodie de la ballerine sur un air d'opéra de Strauss. Sorte d'hybride mas-

culin-féminin, moitié cygne, moitié homme, José Navas montrait déjà, avec ces mouvements vertigineux de la tête simultanément aux mouvements de jambes bien ancrés au sol, sa force technique tout autant que dramatique.

Son *Étude* est d'un tout autre registre. Dans cet aperçu de sa création en cours, ce sont les dynamiques du duo qui sont explorées. Les différences sexuelles sont gommées — les deux interprètes, Jamie Wright et Navas, sont en survêtement —, mais le chorégraphe parvient tout de même à dérouter avec quelques étreintes. Annik Hamel, dans *Côté cœur, côté jardin*, incarne avec brio un personnage un peu hystérique qui débite ses visions à toute vitesse avant de se lancer dans une danse tout aussi nerveuse. Et c'est un film magnifique qui clôt la soirée. *Lodela*, réalisé par Philippe Baylaucq, bouscule tous les repères spatiaux, séduit par ses trouvailles visuelles et bouleverse, surtout. Une fin de saison mémorable pour l'Agora. Montréal a encore dans ses murs un interprète d'exception. Il faut donc, toutes affaires cessantes, aller voir danser José Navas.

José Navas est en pleine possession de son art



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le chorégraphe et danseur José Navas.

THÉÂTRE

Les risques de l'expérimentation

LA PARADE DU TEMPS QUI PASSE

Texte d'Alexis Martin et Jean-Pierre Ronfard. Avec Alexis Martin, Anne-Marie Provencher, Colette Drouin, Daniel Brière, Isabelle Gingras, Jean-Pierre Ronfard, Julie Le Breton, Luc Taillon, Miro, Monique Mercure, Sylvie Daigle, Valérie Le Maire et Patrick Drolet. Une production du Nouveau Théâtre expérimental présentée au local des Fusiliers Mont-Royal du 5 au 22 juin 2002 à 20h30.

SOLANGE LÉVESQUE

La méthode du NTE, au sujet de laquelle Jean-Pierre Ronfard s'explique dans le programme de la pièce, peut mener à tout: des trouvailles lumineuses, des spectacles aigus, brillants, subversifs, novateurs, ainsi que des échouages plus ou moins spectaculaires et même, parfois, des naufrages. C'est le cas de cette *Parade*, qui ne demeure, et c'est malheureux, qu'une parade tentant vainement de montrer ou d'évoquer le temps qui passe sans jamais entrer véritablement dans son sujet, sans que le spectateur ne ressente les effets de ce temps qui nivelle et emporte tout (et sans qu'il oublie, hélas, le temps que dure le spectacle...).

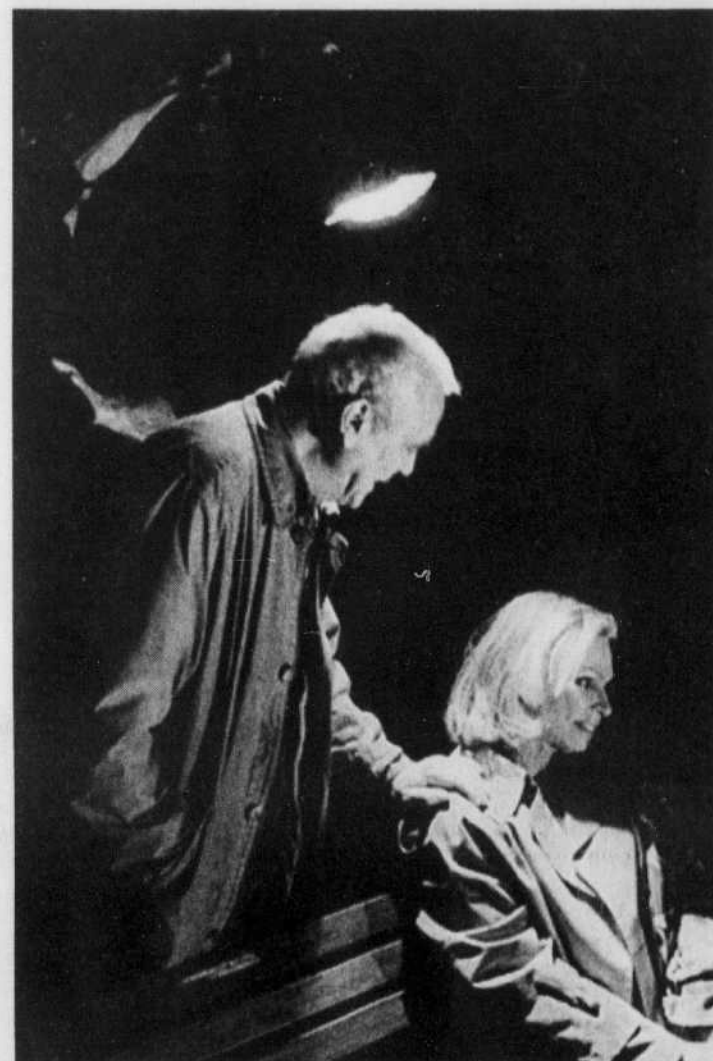
Cette *Parade* s'encalmine dans un étrange paradoxe: en effet, ce qu'il y a de plus intéressant, dans l'ensemble des tableaux et des scènes qui le composent, c'est l'intention. Intention dont Alexis Martin fait (lui aussi) état dans le programme: atteindre à la démocratie totale, briser les automatismes de la fabrication d'un spectacle en donnant à tous et à chacun des participants le même pouvoir, c'est-à-dire leur permettre de se manifester là où ils veulent: à la mise en scène, à l'interprétation, aux éclairages, aux effets spéciaux, etc., à partir de la partition préétablie par Ronfard et Martin, partition dont on peut lire plusieurs passages sur un écran lumineux suspendu à un bout du long corridor qui fait office de scène. Mais en même temps que l'équipe se trouve affranchie de la hiérarchie habituelle réglant le «qui fait quoi» dans la conception d'un spectacle, elle se trouve livrée à l'hétérogénéité des idées qui se confrontent, se combattent, se voient sans se rencontrer de façon vraiment féconde. On trouve de tout dans la galerie de personnages proposée par la *Parade* Martin-Ronfard: certains la re-

gardent passer, d'autres sont dans, et les autres ignorent même qu'elle passe, sur le plan tant symbolique que concret. La convocation de personnalités comme Héraclite, Sganarelle, Sénon d'Élée, Martin Heidegger et Hannah Arendt, qui aurait pu agir comme un puissant ferment, n'ajoute rien à l'affaire: elle demeure en effet très superficielle, ne contribuant ni à approfondir ni à éclairer le propos. Au théâtre, il ne suffit pas que les interprètes aient du plaisir; il est absolument nécessaire que le public en ait aussi, c'est-à-dire qu'il vive une expérience intime de rencontre avec soi à travers la rencontre de l'œuvre.

Cette aventure à treize, qui défie toutes les normes, donne des moments brouillons, échevelés, peut-être volontairement décousus mais la plupart du temps ennuyeux, parfois cocasses, parfois indignes ou drôles, tout cela mêlé. Les meilleurs portent sur le thème du couple (encore qu'il

faillit, pour les apprécier, se reconnaître des affinités avec le clin d'œil au second degré); la scène de la «danse du papillon», notamment, où Jean-Pierre Ronfard tente de combler les vœux d'une ancienne amante (jouée par Monique Mercure) qui lui demande de recréer la magie d'antan (d'un temps de leur histoire intime) en dansant; aussi, celle où deux vieux amants se retrouvent lors d'une promenade, elle tentant de réveiller chez lui la mémoire de leurs fréquentations, lui essayant de masquer le flou qui baigne le souvenir de ses amours.

Les convictions et les choix qui fondent la force et l'originalité de la démarche de Jean-Pierre Ronfard et d'Alexis Martin peuvent parfois se retourner contre l'efficacité de la représentation; les deux créateurs le savent, ils en ont toujours assumé consciemment et sagement les risques. Aux spectateurs de prendre position à leur tour.



SOURCE NTE

Cette *Parade* de Ronfard et Martin s'encalmine dans un étrange paradoxe: en effet, ce qu'il y a de plus intéressant, dans l'ensemble des tableaux et des scènes qui le composent, c'est l'intention.

PARADE DU TEMPS QUI PASSE

D'ALEXIS MARTIN ET JEAN-PIERRE RONFARD

LA TROUPE

Alexis Martin
Anne-Marie Provencher
Colette Drouin
Daniel Brière
Isabelle Gingras
Jean-Pierre Ronfard
Julie Le Breton
Luc Taillon
Miro
Monique Mercure
Sylvie Daigle
Valérie Le Maire

UNE CRÉATION DU

Nouveau Théâtre Expérimental

DU 5 AU 22 JUIN 2002

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

AU MANÈGE DES FUSILIERS MONT-ROYAL

3721 HENRI-JULIEN (ANGLE AVENUE DES PINS)

RÉSERVATIONS 514.521.4191 ENTRÉE 18\$

www.nte.qc.ca

Le Nouveau Théâtre
NTE
expérimental

LE DEVOIR

Culture

CULTURE NUMÉRIQUE

Le retour du romantisme

HERVÉ FISCHER

Notre époque frémit. Affleurant sous la surface opaque d'un prosaïsme trivial, elle laisse paraître de plus en plus de frissons indéniables d'imagination débridée, de sensibilité exacerbée, de rêve et de sentimentalité et des accents lyriques annonciateurs de changements d'atmosphère comparables à ces orages tant désirés qui faisaient vibrer Chateaubriand jadis. A contre-courant, de façon souterraine, le romantisme est de retour.

Inattendues, ce sont pourtant des vibrations très perceptibles dans l'ébullition du quotidien et le chaos des idées que dissimulent les slogans en vigueur.

Certes, les discours officiels s'adonnent plus au réalisme économique et politique qu'au néoromantisme, aux nombres objectifs qui sanctionnent toute chose qu'aux souffrances de l'âme, à une recherche effrénée d'efficac-

ité et de compétitivité qu'aux sentiments flous. Les logiques lourdes du social, du politique et même les industries culturelles sont soumises à des statistiques et à des diagrammes réducteurs. La révolution des technologies numériques envahit tous nos champs d'activité et nous confine dans un environnement de plus en plus artificiel, évacuant ce culte de la nature que les romantiques européens avaient réinventé. La technoscience, battant pavillon de l'innovation, a manifestement pris les commandes. On pourrait même se demander si l'homme a encore droit de cité dans notre aventure collective, quand on nous parle de plus en plus d'intelligence et de vie artificielles, de clonage et de posthumanisme; oui, en apparence, l'époque actuelle est la plus antiromantique qui se puisse concevoir.

L'ailleurs virtuel

Mais c'est précisément cette idéologie matérialiste qui réactive par instinct de survie l'irrationnel romantique. Le triomphe d'un mode de pensée quantitatif suscite en contrepoint un réveil des sensibilités individuelles. Nous ne sommes pas des cyborgs potentiels, ni des numéros interchangeables ou réductibles à des codes-barres génétiques, mais nous croyons être encore et à jamais des êtres vulnérables, tissés de chair et d'esprit.

Et le numérique lui-même, malgré sa froideur informatique, excite étrangement notre imaginaire et notre sensibilité! C'est l'un des paradoxes de la technologie qu'elle puisse, comme un psychotrope, nous entraîner dans un ailleurs virtuel où s'épanouissent de nouveaux fleurs bleues des poètes et des penseurs lyriques. L'utopie technologique est devenue une

machine à rêver. Le simulacre numérique que nous élaborons actuellement devient une sorte d'univers parallèle qui échappe aux lois de la gravitation, où nous découvrons les frémissements d'une pensée et d'une sensibilité nouvelles. Nous sommes fascinés par ces psychotechnologies.

On peut s'y enivrer de la puissance onirique des communications à distance, des icônes qui ouvrent sans efforts des mondes inconnus, des réseaux et des liens alchimiques, des navigations irréelles qui s'offrent aux arabesques de l'esprit.

Le sentiment même de la nature nous revient dans une cosmogonie poétique des nombres et des liens planétaires, et dans la mutation technologique qui en exalte la fragilité. Devant un futurisme évanescence, il semble que nos contemporains cherchent souvent à se ressourcer dans une inspiration sensorielle et une sensibilité plus archaïque encore que celle où les romantiques puisèrent leur inspiration.

Exposés à la perte de sens qui caractérise le monde contemporain, il faut bien admettre que nous retrouverons encore moins son intelligibilité dans la pensée unique de l'économisme d'aujourd'hui que dans celle du communisme d'hier. Cette entropie favorise donc l'audace de la pensée. La culture de l'innovation et du changement perpétuel dont nos civilisations du Nord ont fait leur croyance fondamentale crée aussi un climat social d'angoisse chronique propice à ce qu'il faudrait bien appeler la mélancolie, le «mal du siècle» ou le spleen du XXI^e siècle. Et la bataille même des technophobes contre les romantiques numériques évoque le combat des classiques et des modernes de 1830.

La religion de l'humanité fan-

tasmée par un Auguste Comte n'est rien en comparaison des rêves sociaux libérateurs de nos nouveaux romantiques du numérique. Poètes avant-gardistes du cyberspace, ils nous annoncent un monde accompli où le numérique résorbera les inégalités économiques, effacera les conflits de territoires et de cultures, assurera l'éducation de tous les citoyens et le développement de tous les continents. Enfin, nous accéderons à une société planétaire intelligente et heureuse. Le magazine américain *Wired*, bible de ce cyber-imaginaire, a fait palpiter l'âme de toute une génération libertaire et lyrique d'internautes.

Malaise identitaire

En témoigne le malaise d'identité des cyberpunks, qui évoluent douloureusement dans un no man's land réel-virtuel, entre leur corps incertain et des réseaux numériques où ils tentent de s'orienter et de s'incarner, qui n'est pas sans évoquer le sort fatal des poètes maudits. Dans la souffrance de leur être déchiré entre deux univers chaotiques, dans l'instabilité, mi-biologiques, mi-numériques, ils traînent leur âme en peine, leur faiblesse, leur misère, sans grand espoir autre que d'en exprimer le mal d'être, et leur succès littéraire fait écho au malaise même de notre changement d'âge de l'humanité. Michair, mi-logiciens (William Gibson, *Neuromancer*, 1984), aussi fragiles, évanescents, volatils que monstrueux, ils n'ont plus leur place nulle part, ni nom, ni lieu, ni but dans le monde, si ce n'est d'échapper aux ténébreuses forces du mal qui les traquent partout. Ils sont maudits, bien qu'ils aient paradoxalement accédé à un état ontologique supérieur à celui des hommes ordinaires. Ils sont perdus bien qu'ils soient à l'avant-garde de l'humanité. Ils sont des exilés, bien qu'ils soient la conscience possible de notre avenir. Ils sont les poètes errants du futur. L'âme dissociée, dévorée d'anxiété, ils nous entraînent au bord du gouffre de l'aliénation, dans les vertiges de la schizophrénie sociale et la destruction finale.

Les hackers sont les marginaux les plus audacieux de cette révolution numérique libertaire qu'ils voient captée et trahie par les affairistes. Révoltés romantiques, ils ne se résignent pas et menacent les réseaux du pouvoir, au nom de la liberté du cybermonde. Ils risquent la prison pour oser pénétrer dans les places fortes virtuelles des riches et des puissants. D'autres jeunes Gavroche lancent des virus et des idées dans les réseaux, comme des pavés arrachés aux rues bourgeoises de jadis.

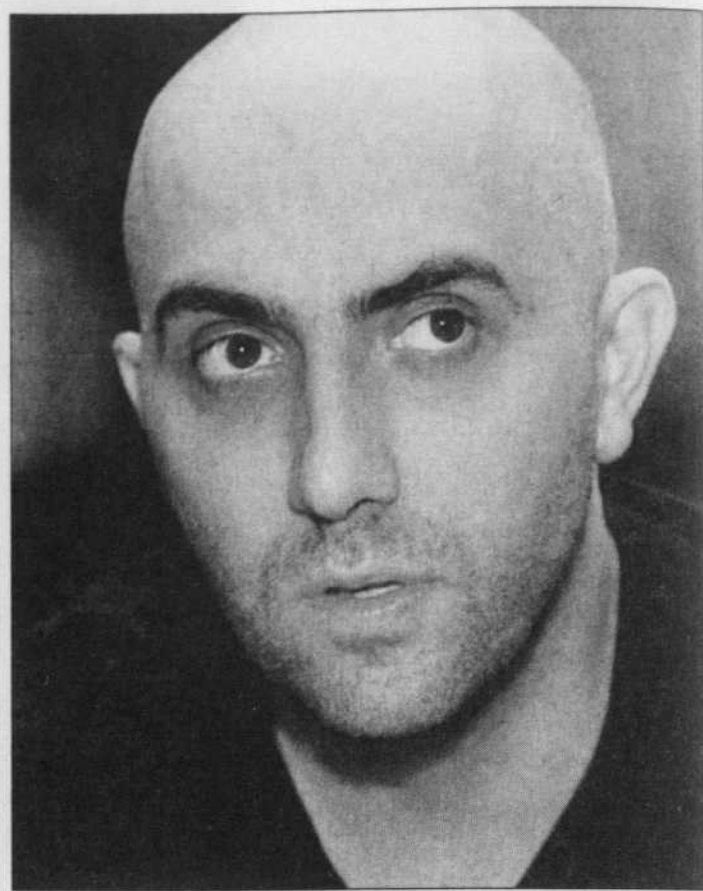
Des artistes et designers italiens et français lancent à Paris le «*fragilisme*» pour souligner que l'humanité est vulnérable face au déchaînement de violence du monde actuel. D'autres se qualifient eux-mêmes de «*techno-romantiques*».

André Malraux nous avait prédit un XXI^e siècle spiritualiste. Nous croyons plutôt qu'il sera romantique. Mais c'est bien dans son opposition au cynisme réducteur de l'économisme et du matérialisme que le romantisme puise sa force de retour. Et paradoxalement, c'est aussi dans l'excès utopique et euphorique de la technoscience et dans le cyberprimitivisme que se love cet élan romantique.

Aux prophètes morts-nés du posthumanisme, notre société oppose aujourd'hui l'élan vital du néoromantisme, qui fondera probablement ce nouvel humanisme de l'âge du numérique que nous cherchons.

Hervé Fischer est titulaire de la chaire Daniel Langlois de technologies numériques à l'université Concordia de Montréal. Auteur de Mythanalyse du futur, 2000, publié sur Internet à l'adresse www.hervefischer.ca, du Choc du numérique, 2001, VLB éditions, Montréal. Il vient de publier Le Romantisme numérique, Fides, Musée de la civilisation.

CINÉMA



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gaspar Noé, l'étonnant réalisateur d'*Irréversible*.

Ce qui est montrable et ce qui ne l'est pas

MARTIN BILODEAU

Un film, c'est comme un secret. Révéler ce secret, c'est un peu comme le violer. *Irréversible*, deuxième long métrage du Français Gaspar Noé, est donc un film violé. Violé parce qu'on en a fait un événement avant que tout le monde ne l'ait vu. Qu'on en a parlé, trop et trop mal, qu'on a décrit ses scènes *hard* et ses décors lugubres, devant lesquels les cinéphiles sont, désormais, trop bien prévenus. A Cannes, *Irréversible* est devenu le film par lequel le scandale est arrivé, en même temps qu'il fut l'objet mort-né d'un procès trop bête pour mort.

De fait, de l'avis de Gaspar Noé, de passage à Montréal cette semaine pour la promotion de son film à l'affiche depuis hier dans nos salles, s'il n'y avait pas eu tout le bla-bla et tous ces articles, personne n'aurait vu *Irréversible*. Paradoxe pour un film qui, pour être ressenti comme il se doit, c'est-à-dire comme un coup de poing dans le bas-ventre, réclame qu'on se présente devant lui vierge, innocent, et non pas matelassé de la tête aux pieds.

«*Quand les choses se seront tassées, les gens pourront le voir avec une pureté dans le regard*», anticipe le cinéaste. Pas moyen pour les autres, qui ont cédé à son appel irrésistible, d'oublier *Irréversible*. Les premières séquences mettent en scène Vincent Cassel et Albert Dupontel pénétrant dans un bar gay sadomasochiste, à la recherche d'un homme qui, quelques heures plus tôt, a violé Alex. «*J'ai choisi ce prénom parce que je ne voulais pas que les spectateurs sachent si c'est un homme ou une femme. Or, il se trouve que tout le monde a parlé du viol de Monica Bellucci, qui incarne Alex, ce qui fait qu'on perd cette nuance*», raconte Noé de cette voix timide — autant dire étonnante — qui compose les mots à un rythme si rapide et saccadé que même le magnéto a du mal à les enregistrer tous.

Spirale

Depuis cette scène de Sodome et Gomorrhe, la dernière dans la chronologie des événements — et qui se reporte au souvenir traumatisant de *Cruising*, le film de William Friedkin que Noé a vu à 15 ans —, le récit remonte le fil du temps, nous faisant reculer d'heure en heure jusqu'à la passion originelle et presque chrétienne du couple Cassel-Bellucci, selon un système d'ellipses artisanal et néanmoins astucieux. «*Je ne savais pas encore, quand on a commencé le tournage, comment j'allais raccorder les séquences à l'envers. Et j'ai eu l'idée de me couvrir en faisant des mouvements de caméra en piroettes, qui émergeaient du sol ou partaient dans le ciel, donnant une impression de continuité*».

La courbe dramatique d'*Irréversible* communique au contraire

l'impression d'une spirale, avec une rupture bien marquée entre la première et la seconde moitié. «*La première moitié du film est une espèce de jeu sur la pulsion de destruction de l'homme et la pulsion de mort. Aussi, toutes les formes de sexualité représentées sont plutôt d'ordre anal tandis que, dans la deuxième moitié, elles sont plus vaginales*», résume le cinéaste de 38 ans, né à New York et élevé à Buenos Aires. À l'âge de 11 ans, sa famille émigre à Paris, d'où ses parents, d'origine italienne, sont plus tard repartis sans lui. Un premier court métrage (*Carne*), en 1991, le fait remarquer et un premier long métrage (*Seul contre tous*), sept ans plus tard, le fait inscrire dans la famille des provocateurs.

Or, loin de lui l'envie de provoquer. Si son film comporte meurtre, viol et cul bien sec, c'est parce que ça existe, que ça se passe, et qui sommes-nous pour fermer les yeux? Filmée en plan-séquence par une caméra immobile, depuis le sol, la scène du viol laisse des marques indélébiles. Chez les femmes, bien sûr, mais surtout, fait remarquer Noé, chez les hommes.

«*C'est utile que les hommes qui ne se sont jamais retrouvés dans une position de victimes de l'agressivité masculine s'identifient à une femme agressée par un homme. Ça leur fait subir un électrochoc*». Celui qui a construit son film comme un cauchemar éveillé, afin de mettre le spectateur en état d'hypnose et lui faire vivre une expérience de nature chamanique, est catégorique sur un point: «*Vous ne pouvez pas filmer une agression de manière non agressive. De laisser la caméra immobile et de filmer l'acte dans la durée, c'est une solution radicale, j'en conviens, mais je voulais qu'on se rapproche de ce qui se passe dans la tête d'une femme qui subit le viol. Ce sont des choses qui, dans la vie, sont horribles, alors autant les rappeler*».

Irréversible nous parvient dans la foulée des films de Catherine Breillat (*A ma sœur*) et d'autres films d'auteurs français qui repoussent les frontières du dicible et du montrable et s'érigent comme un rempart contre le cinéma américain, qui fait le chemin inverse. «*Il y a une volonté collective, chez les cinéastes, de prendre le territoire de liberté qui nous a été cédé. Il y a une volonté de filmer le cul comme du cul, pas le feu dans la cheminée. Ça ne relève pas d'un désir de provocation mais d'un désir de naturel. Quand deux personnes font l'amour, il y a deux sexes qui se rencontrent. On n'est pas obligés de les montrer, mais les contourner est contre-nature. Et puis, à partir du moment où tu le montres, tu désamorces le tabou, pour qu'il ne reste plus que l'acte naturel, aussi naturel que manger ou dormir. En relativisant l'importance de cet acte-là, tu peux enfin parler de quelque chose de plus profond*».



SOURCE COLUMBIA PICTURES

On nous parle de plus en plus d'intelligence et de vie artificielles, de clonage et de posthumanisme.

LE STUDIO DE L'AGORA
DE LA DANSE
PRÉSENTE

JOSÉ NAVAS

CHORÉGRAPHE INTERPRÈTE

4 > 8 JUIN 02

SUPPLÉMENTAIRES
LES 13 ET 14 JUIN

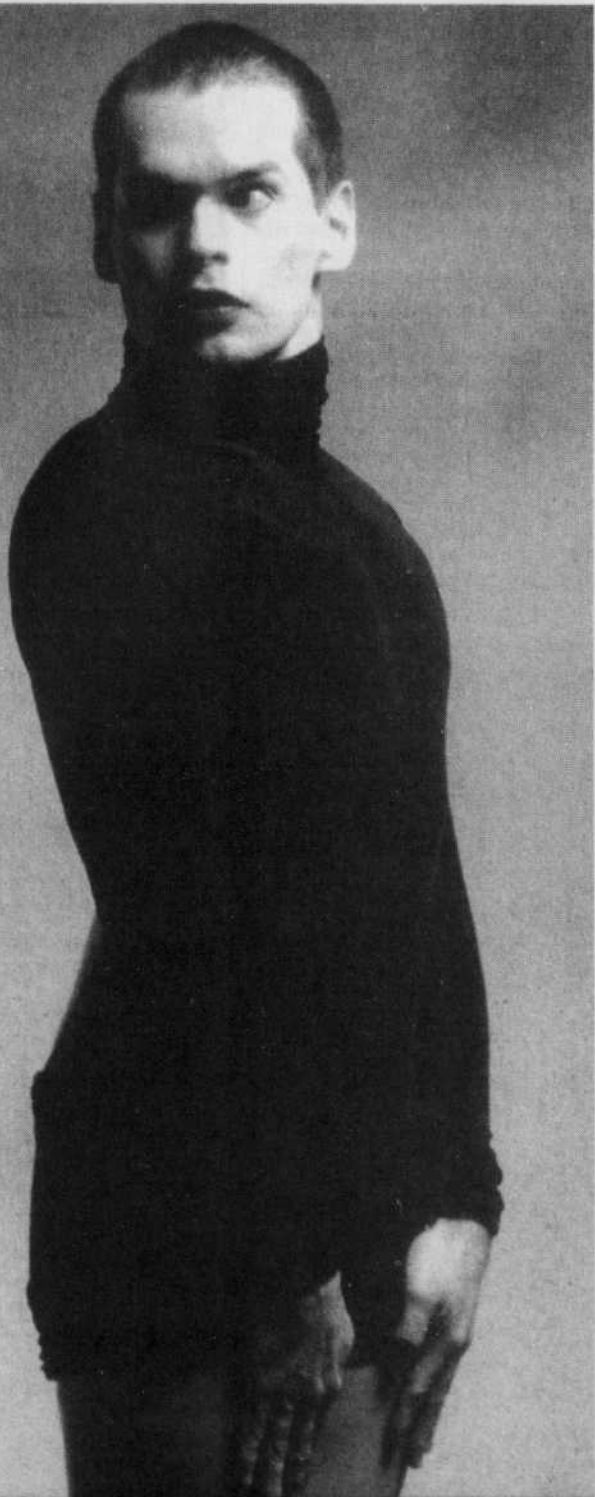


PHOTO: CYLLA VON TIEBERHORN



L'AGORA DE LA DANSE

514.525.1500

Flak >>

840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE

ADMISSION : 514.790.1245

LE DEVOIR

POUR GAGNER DES BILLETS WWW.FLAK.ORG/SOLO

C a h i e r s p é c i a l

Prix Arts-Affaires

samedi
Publié le 15 juin

LE DEVOIR

Culture

Le cinéma

Pour l'horaire complet, consultez L'agenda

exCentris HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA



SOURCE TVA INTERNATIONAL

Mary Kate Welsh incarne une candide petite fille aimant retrouver Leila près de la rivière et nourrir les cygnes entre les mains de laquelle se trouve une des clés pour comprendre *Suspicious River*.

Chambre (et corps) à louer

Après *Kissed*, qu'allait nous réserver la réalisatrice Lynne Stopkewich?

SUSPICIOUS RIVER

Réalisation: Lynne Stopkewich. Scénario: Lynne Stopkewich, d'après le roman de Laura Kasischke. Avec Molly Parker, Callum Keith Rennie, Mary Kate Welsh, Joel Bissonnette. Image: Gregory Middleton. Montage: Allan J. Lee. Musique: Don MacDonald. Canada, 2000, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Pour les cinéastes dont le premier film a reçu honneurs et attention médiatique, l'épreuve du retour sur les écrans peut s'avérer fatale ou décevante, rarement à la hauteur des attentes parfois démesurées des cinéphiles et des critiques bien intentionnés... Après *Kissed*, exploration troublante de la nécrophilie où triomphait le charme discret de Molly Parker, qu'allait nous réserver la réalisatrice Lynne Stopkewich?

Une sexualité déréglée semble le lot commun des personnages de Lynne Stopkewich. Une sexualité déréglée semble le lot commun de ses personnages: alors que dans *Kissed* une jeune femme timide, fascinée par les rituels funéraires, s'envoyait en l'air avec des cadavres, Leila (incarnée par Parker), réceptionniste dans un motel minable à deux pas d'une petite ville tout aussi minable, préfère les clients de passage et, surtout, l'argent qu'elle en retire pour la concrétisation d'un rêve encore flou. Dans son entourage, coincée entre un mari indifférent et une collègue qui découvre les raisons de sa soudaine popularité auprès de la clientèle masculine, Leila trouve réconfort auprès d'une petite fille (Mary Kate Welsh) rôdant sans cesse dans les environs du motel et Gary (Callum Keith Rennie), un petit escroc qui va rapidement obtenir ses faveurs sans débours un sou.

Le comportement névrotique, autodestructeur, de Leila est entouré d'un épais brouillard, le même qui balie le paysage où déambulent ces âmes faibles, qui ne vont nulle part et surtout pas en elles-mêmes. Cette femme désœuvrée, tour à tour passive (elle accepte avec résignation d'être à la merci des hommes qu'elle rencontre) et impulsive (Gary lui propose de fuir avec l'argent de la caisse, ce qu'elle fait sans trop se poser de questions), demeure un mystère dont le voile qui l'entoure se lève d'une singulière façon. Le scénario, construit davantage comme un puzzle que comme un suspense, laisse peu d'indices sur les ni-

veaux de réalité que traversent les personnages.

Suspicious River tente d'échapper, parfois avec succès, à une authenticité de façade qui pourrait nous faire croire que le film ne représente qu'une radiographie méticuleuse d'un milieu irrémédiablement contaminé par l'ennui. Mais pour réussir à déguster toutes les clés — et l'une d'entre elles se cache entre les mains de la candide petite fille aimant retrouver Leila près de la rivière et nourrir les cygnes —, il faut accepter le parti pris de Lynne Stopkewich d'épouser jusque dans ses moindres contours la grisaille physique et morale qui traverse de part en part son deuxième long métrage. Il en résulte un film d'une apreté plus rebuante que fascinante.

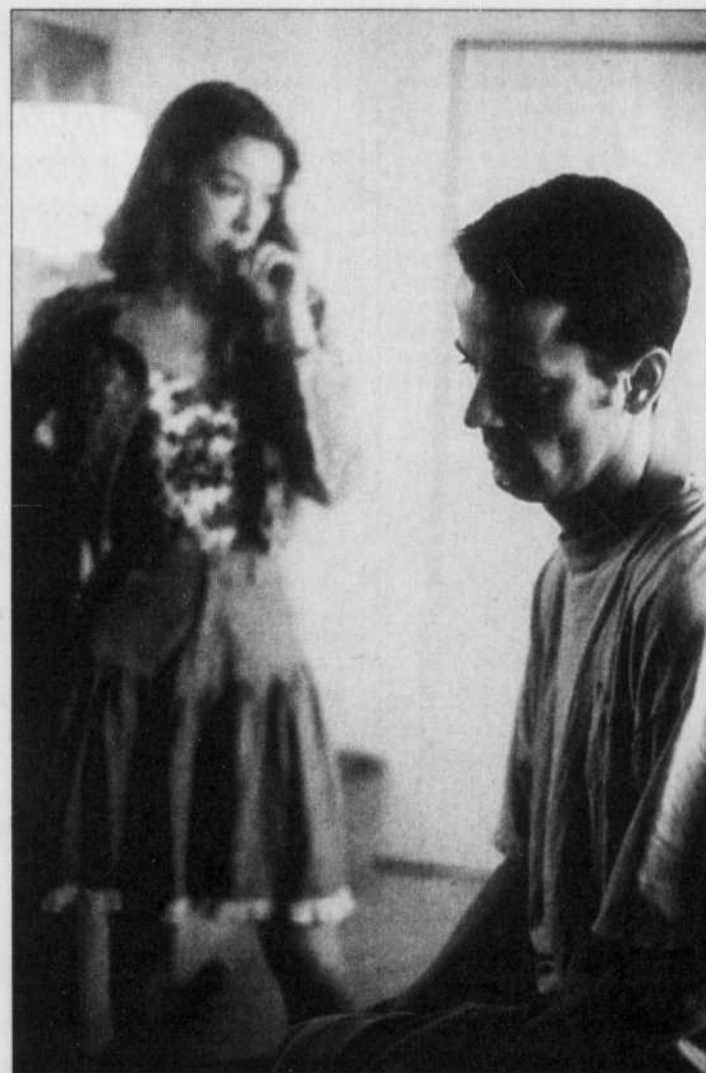
Il est difficile de ne pas se laisser aller aux jeux des comparaisons entre *Kissed*, d'une étonnante maturité, et *Suspicious River*, moins esthétisant certes mais succombant davantage aux sirènes d'un discours moralisateur sur le désarroi des femmes battues et des enfants mal aimés. Le climat mystérieux que la ciné-

néaste tente d'installer se voit délibérément désamorçé par toutes ces scènes explicatives de couples en chamaille et de jeunes filles camouflées derrière les portes à épier les tourments des adultes.

Comme toujours, Molly Parker fait preuve d'un abandon qui l'honore, conservant ses allures de couventine tout en jouant à la garce, affichant, même dans le plaisir, le regard triste et apeuré de celle qui ne sait quoi attendre de la vie et de ces rencontres fu-

gaces. Si cette actrice canadienne ne cesse de tourner, et de nous étonner, c'est en grande partie grâce au premier film de Lynne Stopkewich, devenu pour Parker le sésame de sa carrière

cinématographique. *Suspicious River* confirme ce que nous savions déjà à propos d'elle mais fait quelque peu réviser à la baisse nos attentes vis-à-vis de la cinéaste.



SOURCE TVA INTERNATIONAL

Molly Parker, en Leila, fait preuve d'un réel abandon.

Les Indépendants Associés & 7^e Art / distribution présentent

CHRONIQUES DE PALESTINE

un film de Pierre Bastien

Au Cinéma Parallèle (Ex-Centris)
3536 boul. Saint-Laurent
Montréal, (514) 847-2206
du 7 au 13 juin à 15h20 et 19h00

L'INTIFADA À L'ÉCHELLE HUMAINE

SETTE, PDM, CIBL 101.5 FM La Radio Libre!

JACQUES OUTRANC SANDRINE BONNAIRE

C'EST LA Vie

un film de JEAN-PIERRE AMÉRIS

www.christalfilms.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS PARISISIEN

tous les jours: 13h10 - 15h30 - 19h00 - 21h25

En direct de la poudrière

CHRONIQUES DE PALESTINE

Réalisation, scénario et images: Pierre Bastien. Musique: Louis Desparois. Documentaire présenté à Ex-Centris du 7 au 13 juin.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

En septembre 2000, le documentariste québécois Pierre Bastien a voulu témoigner du processus de paix des accords d'Oslo en captant au vif, en Palestine et en Israël, les otages du conflit. Bien vite, la quête de paix lui est apparue illusoire car, sous sa caméra, les tourments de l'intifada révélèrent l'impossible réconciliation à pleines images. Alors il a filmé des jeunes militants palestiniens, montré leur désarroi dans les terres occupées par les colons israéliens, tout comme à Tel-Aviv. Barrages de contrôle frontaliers, racisme, sentiments de révolte, jets de pierres contre tirs de fusil. La guerre est partout, quotidienne, larvée ou explosive.

Avec sa caméra mobile, tissant des amitiés au passage, Pierre Bastien donne la parole aux deux

camps, avec une sympathie manifeste pour la cause palestinienne. Ces jeunes qui ont participé à la première intifada semblent en déroute aujourd'hui. Fonder une famille pour envoyer leurs enfants mourir au combat? Ils hésitent à miser sur le futur. Ils n'ont rien, sauf une haine attisée qui ne semble pas vouloir s'éteindre. Quant aux Israéliens, ils veulent habiter leur propre pays. Certains croient à la cohabitation pacifique, seule solution à leurs yeux pour bâtir un avenir serein.

Avec quelques maladresses, dont une voix hors champ atone qui commente parfois l'action et des images captées au vol, pas toujours figées, Pierre Bastien parvient à rendre le climat d'insoutenable tensions qui règne là-bas. Les scènes tournées dans les territoires occupés semblent particulièrement éloquentes. Parce que les témoignages recueillis montrent l'impossible cohabitation des Palestiniens refoulés, humiliés et des colons israéliens protégés par les soldats et bardés de privilèges. Tout est en place dans ce documentaire pour saisir les causes des événements tragiques qui allaient faire du Proche-Orient la poudrière qu'elle est devenue aujourd'hui.



SOURCE EX-CENTRIS

Pierre Bastien donne la parole aux deux camps, avec une sympathie manifeste pour la cause palestinienne.

LES CRITIX ET LE PUBLIX SONT UNANIMES!

«SURPERCOMIX... un film somptueux, inventif et surtout extrêmement drôle.»

★★★★★

«MISSION ACCOMPLIE... comédie fort drôle... on n'avait pas autant ri depuis Les Visiteurs...»

«Une vraie comédie pop.»

★★★★★

«...comédie très réussie... Un conseil: allez la voir!»

«...spectaculaire, drôle, extrêmement distrayant.»

«...une heure et 47 minutes de pur divertissement.»

www.missioncleopatre.com www.christalfilms.com

version originale française

FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	LES CINÉMAS QUÉBÉCOIS
PARAMOUNT	MONTRÉAL	PARISIEN	VERBALES
BOUCHERVILLE	COLOSSUS LAVAL	PONT-VIAU 16	TASCHEREAU 18
JACQUES CARTIER 14	CAVENDISH MARU	STE-THERÈSE 8	POINTE-CLAIRE
ST-BRUNO 14	CAMPFORD DONOR	LAZAR DUBSON	ST-EUSTACHE
ROCK FOREST	ST-HYACINTHE	GRANBY	GATINEAU
ST-JÉRÔME	TROIS-RIVIÈRES O.	SHAWINIGAN	CHATEAUGUY ENCORE
LACHENAIE	DRUMMONDVILLE	JOLIETTE	MAGOG
ST-BASILE	VALLEYFIELD	SHERBROOKE	VICTORIAVILLE
AYLMER	LOUISEVILLE	BOUCHERVILLE	DRUMMOND
LAVAL	TROIS-RIVIÈRES	ST-HILAIRE	ORFORD
			ST-EUSTACHE
			TEMPLETON
			CHATEAUGUAY

À L'AFFICHE! 2e film au digital

LE JOURNAL DE QUÉBEC

«ABSOLUMENT FABULEUX!»

RENÉ HONNÉROY FLASH

LE PEUPLE MIGRATEUR

www.peuplemigrateur.com

CHRISTAL FILMS www.christalfilms.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

Culture

CINÉMA

Polar périmé

BAD COMPANY

De Joel Schumacher. Avec Anthony Hopkins, Chris Rock, Gabriel Macht, Peter Stormare, John Slattery. Scénario: Jason Richman, Michael Browning. Image: Dariusz A. Wolski. Montage: Mark Goldblatt. Musique: Trevor Rabin. États-Unis, 2002, 111 minutes.

MARTIN BILODEAU

C'est toujours un peu triste de voir des acteurs de la stature d'Anthony Hopkins se compromettre dans des films indignes de leur talent. C'est encore plus désolant de voir, dans l'un desdits films, catégorie à laquelle *Bad Company* appartient, le fier majordome des *Vestiges du jour* jouer le «straight guy» d'un clown américain comme Chris Rock. Un clown par ailleurs si vulgaire et si peu spirituel que Hopkins, par moments, passe pour le plus drôle des deux.

L'affiche et le titre disent déjà tout ce qu'il y a à savoir sur *Bad Company*. Deux hommes que le destin n'aurait jamais dû mettre en présence sont forcés de travailler ensemble. La variante du film de Joel Schumacher, c'est que Jake (Rock) est le jumeau identique, séparé à la naissance, d'un agent de la CIA mort en mission alors qu'il s'appretait à faire l'acquisition, auprès d'un négociant russe (Peter Stormare), d'une bombe atomique convoitée

par plusieurs pays. La transaction ne pourra se faire qu'avec lui, aussi le jumeau, petit truand de la rue qui ne montre pas le moindre signe du raffinement de son défunt frère, est appelé à la rescousse par l'agent chargé de la mission (Hopkins), qui dispose de neuf jours pour en faire la réplique de son collègue.

L'ennemi (russe et yougoslave, vive la guerre froide), l'enjeu (la bombe atomique, misère!), l'intrigue (sur les thèmes croisés de *Pygmalion* et du *Prince et le Pauvre*) et les personnages (entre *La Puce et le Grincheux* et *Men in Black*), tous les éléments qui composent ce polar à deux sous sont périmés et conspirent pour lui donner un air défraîchi.

Joel Schumacher, qui a fait ses premiers pas comme directeur artistique des films de Woody Allen (*Intérieurs*, *Woody et les robots*), nous offre depuis ses débuts (*St. Elmo's Fire*, c'était lui) le meilleur (*Falling Down*, *Tigerland*) et le pire (*8MM*, *Batman Forever*). Avec *Bad Company*, qui appartient à cette dernière catégorie, celui qu'on considère comme l'un des tchèrons les plus respectés d'Hollywood a réalisé un film à deux vitesses, porté d'une part par une intrigue dont les rouages fonctionnent, d'autre part par un face à face entre Hopkins et Rock qui fait grincer des dents. L'échec de cette comédie policière, qui s'oublie aussitôt vue, tient essentiellement au déséquilibre entre ces deux composantes.



Une scène de *Divine Secrets of the Ya-Ya Sisterhood*, la première réalisation de Callie Khouri.

SOURCE WARNER BROS.

Un complot qui tombe à plat

DIVINE SECRETS OF THE YA-YA SISTERHOOD

Réalisation et scénario, d'après le roman de Rebecca Wells: Callie Khouri. Avec Sandra Bullock, Ellen Burstyn, Fionnula Flanagan, Shirley Knight, Maggie Smith, Angus Macfadyen, James Garner, Ashley Judd. Image: John Bailey. Musique: T. Bone Burnett.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Callie Khouri avait écrit le scénario de *Thelma and Louise* de Ridley Scott, ce qui lui valut un Oscar et un Golden Globe. Le road-movie féminin devint un film-culte et propulsa très haut le nom de l'auteur. Les réalisatrices sont rares à Hollywood, milieu traditionnellement masculin. Alors on attendait

beaucoup de ses débuts à la réalisation, tant elle avait manifesté un talent d'écriture et une originalité. Callie Khouri prouva avec *Thelma and Louise* qu'elle pouvait créer des rôles féminins puissants, en dehors des ornières traditionnelles.

Divine Secrets of the Ya-Ya Sisterhood fut un roman à succès de Rebecca Wells avant de devenir ce film. Ce qui, encore là, laissait augurer de brillants premiers pas de cinéaste pour Callie Khouri. Mais le film déçoit beaucoup, hélas! S'est-elle emparée dans les concessions au système hollywoodien ou dans les maladresses d'une débutante? Quoi qu'il en soit, le film sombre bien vite dans la guimauve.

Il faut dire que l'actrice principale, Sandra Bullock, n'a jamais eu grand talent. Quand par-dessus le marché on lui donne comme mère à l'écran l'actrice Ellen Burstyn, ça

boîte encore davantage. Elles ne possèdent aucun point commun, ni physique ni moral. Burstyn offrira la caricature d'une vieille belle conservée dans la saumure et Bullock ne sera que la jolie et un peu masculine femme d'aujourd'hui sans racines visibles.

Divine Secrets of the Ya-Ya Sisterhood raconte l'histoire de Sidda (Sandra Bullock), une jeune scénariste installée à New York avec son fiancé, qui essaie d'oublier son enfance perturbée en Louisiane. Mais ses rapports téléphoniques avec sa mère, l'excentrique et égocentrique Vivi (Burstyn), s'enveniment au point de mettre en péril le futur mariage de Sidda. Entrent en scène les vieilles copines de maman qui kidnappent la jeune femme, l'entraînent en Louisiane, histoire de lui faire découvrir ce qu'était sa mère autrefois et de rapprocher les deux femmes.

Les complots féminins peuvent

généraliser des péripéties et des répliques savoureuses. Pourtant, malgré les mimiques de Fionnula Flanagan, de Shirley Knight et de Maggie Smith en *Ya-Ya Sisters*, la mixture tombe à plat. Ces dames ont beau se décarcasser pour réconcilier Sidda avec le passé de sa mère dans la Louisiane profonde marquée par les fractures entre les classes sociales et les races, Callie Khouri n'arrive guère à faire vivre l'univers décrit. Ce fut pourtant l'occasion rêvée de tracer un portrait grinçant d'un univers féminin farfelu, comme d'une Louisiane du passé ressuscitée avec ses couleurs et ses contradictions. Loin d'explorer des avenues originales et subtiles, *Divine Secrets of the Ya-Ya Sisterhood* s'enfoncé bien vite dans des recettes toutes faites d'un cinéma américain déjà vu. Où est la scénariste de *Thelma and Louise*? Egarée dans des zones de facilité où sa griffe s'égare.



Chris Rock et Anthony Hopkins dans *Bad Company*, de Joel Schumacher.

CHRISTINE LOSS

ABONNÉ

OU www.ledevoir.com

MEMBRE ?

LE DEVOIR

Privilèges abonnés!

- Votre journal à votre porte tous les matins.
- Journal intégral sur le Web dès 22h la veille.
- Accès à l'intégralité du journal.
- Plus de 235 000 textes archivés.

Devenez membre de

LE DEVOIR

gratuitement!

- Participez aux forums de discussion.
- Personnalisez votre page d'accueil.
- DE PLUS, recevez par courriel la liste des articles de vos journalistes, vos sujets et vos dossiers préférés.

www.ledevoir.com

Hommage à la grande blancheur

La Cinémathèque québécoise consacre une rétrospective à Zacharias Kunuk dans le cadre du festival *Présence autochtone*

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Zacharias Kunuk est ce cinéaste d'Igloolik, au Nunavut, qui nous donna l'an dernier le saisissant *Atanarjuat*, premier long métrage inuit de l'histoire. Celui-ci avait impressionné tout le monde par la qualité de ses images, par certaines scènes d'anthologie (le héros courant nu sur les glaces), par le fait surtout qu'il tirait toutes ses références de la mythologie inuite sans emprunts extérieurs d'aucune sorte. Lauréat de la Caméra d'or à Cannes en 2001, le film, très long (167 minutes) et sans concessions narratives, a connu une carrière exceptionnelle. Ses recettes en salle viennent de dépasser le million sur le marché canadien. En France, il a séduit la critique comme le public et y conserve toujours l'affiche en récoltant un franc succès.

Cet homme peu bavard, également sculpteur, avait une œuvre télé derrière lui avant *Atanarjuat*, mal connue ici au demeurant. Voici donc que la Cinémathèque québécoise lui consacre une rétrospective qui s'inscrit dans le cadre du festival autochtone. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Zacharias Kunuk ne fait pas de concession à Hollywood. Pas l'ombre d'une. Dans sa construction narrative, lente et parfois quasi muette, dans ses fictions collées au documentaire (comme autrefois *Nanook of the North* de Flaherty), il soulève un pan de l'histoire de son peuple, au rythme inuit, sans ce besoin frénétique d'action qui nous caractérise. Bien des spectateurs seront déroutés par la blancheur du récit qui offre un écho à celle du paysage, mais le rythme lancinant envoûte.

Dans *Lieu de rassemblement* (*Qaggia*), tourné en 1989, Kunuk a recréé les années 30 avec le grand igloo communautaire que construisent quelques familles afin d'y festoyer pour célébrer l'arrivée du printemps. Et ces rituels étranges de combats simulés, de percussions et de danses, cette demande en mariage aussi d'un jeune homme timide à la fille des voisins sont rendus avec une économie de mots, dans des paysages de glace qui hypnotisent.

Mêmes silences éloquentes dans *My First Bear* (*Nanugiurutiga*), tourné en 2000. On y suit la pre-

mière chasse à l'ours d'un jeune garçon mais aussi les récits de chasse de son grand-père, avec cette transmission du savoir de l'ainé au cadet, ce respect pour l'homme d'expérience. La chasse est authentique avec mort de l'ours blanc, qui est ensuite écorché, dépecé, sa peau tannée, montrant à quel point rien ne se perd dans la tradition inuite.

Zacharias Kunuk a réalisé une longue série en plusieurs épisodes intitulée *Notre terre* (*Nunavut*). J'ai vu le premier épisode, *L'Attelage* (*Qimukisik*), tourné en 1995. Là encore, un paysage blanc crée l'imminence. Les chiens attelés, superbes, sont au centre de la non-action. Chasse au phoque, au caribou, construction de l'igloo, c'est la survie dans la toundra qui est enseignée ici à un jeune garçon. Et toute une tradition renaît sous nos yeux. Comme dans *Atanarjuat*, il faut accepter d'être dépaycé par l'œuvre, d'abandonner ses repères narratifs en épousant la sensibilité inuite, ses silences, sa lutte contre les éléments, son rapport direct avec une nature dont le cinéaste restitue la blancheur, la force, la grandeur aussi.



Atanarjuat, de Zacharias Kunuk, premier long métrage inuit de l'histoire.

SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Culture

MUSIQUE

Le trio Fibonacci à l'écoute de la Chine, et vice versa

ERIC MEYER
COLLABORATION
SPECIALA

Pékin — Comme perdu sur l'immense et futuriste scène du théâtre Zhongshan, à deux pas de la Cité interdite, le jeune trio Fibonacci, très concentré, diffuse pour son public pékinois sa musique toute inconnue, insolite et comme venue de la planète Mars. Dans la salle, l'audience clairesemée (c'est un dimanche, à 14h, moment peu usuel pour la Chine mélomane) réagit sagement, passivement, s'évadant parfois en chuchotements pour ne pas subir l'insupportable questionnement des silences. Curieusement pourtant, chez cet auditoire asiatique néophyte en musique contemporaine, une forme de message semble passer, un dialogue s'établit entre le public et Julie Anne Derome, la violoniste montréalaise, Gabriel Prynne, le violoncelliste né en Grande-Bretagne, et André Ristic, le pianiste et compositeur québécois, contact créé par la reconnaissance des techniques employées, la forte maîtrise des instruments permettant de maintenir l'intensité dramatique tout au long des 70 minutes du concert.

Heurts, appoggiatures, synchopes, harmoniques, sourdines (au ponticello), trémolos, notes au violon interminablement tenues puis chavirées en glissant, jeu du pouce au violoncelle (méthode jazz): tout ceci crée un jeu très mélodique, composé, habillé, aux trois phrases qui se tressent et s'assemblent au-delà des assonances, soudain réminiscences d'un héritage classique — baroque, ou symphonique russe de la fin du XIX^e siècle. Interprétation parfois si physique qu'à la fin du concert, Prynne comme De-

rome ont tous deux leur archet au crin éclaté.

L'éblouissement

Mais au fait, comment le trio Fibonacci a-t-il trouvé cette Chine venue l'écouter? Invité par le Haut Conseil des arts dans le cadre d'une semaine de la culture canadienne en Chine, mission qui comprenait aussi une quinzaine d'écrivains, comme Monique Proulx, et la cantatrice de Nouvelle-Écosse Janyce Jackson, le trio s'est d'abord produit en concert et dans des classes de maître à Pékin, à Shanghai et à Ningbo, province du Zhejiang (villes de la côte), avant de s'enfoncer à l'intérieur des terres vers Chengdu (Sichuan) puis de finir en beauté avec une série de concerts à Tokyo.

La première impression du groupe porte sur l'infrastructure — l'organisation des lieux qui le reçoivent. Avec un seul mot pour la décrire: l'éblouissement. Comme l'affirme André Ristic: «Les salles comme l'équipement sont parmi les meilleurs au monde. Même au Conservatoire de Shanghai ils avaient un piano Bösendorfer, d'achat très récent. C'est un instrument qui personnellement ne me plaît pas trop, car il est trop équipé de gadgets non conventionnels par lesquels le concertiste risque de se fourvoyer, mais c'est quand même un des plus beaux longues-queues sur terre. Quant à la salle Zhongshan où nous venons de nous produire, la sonorisation est formidable, d'une pureté cristalline, et le Steinway qu'on m'a donné est d'une qualité qu'on ne trouve pas forcément à Montréal ni en Europe. Manifestement, voilà des gens qui ont décidé de se donner les moyens pour rattraper leur retard!»

Cependant, la superbe qualité

générale de l'accueil durant la tournée chinoise n'a pas fait oublier au trio les disparités régionales et culturelles: à Ningbo, ville proche de Shanghai encore «hors du coup» pour les beaux-arts, l'école de musique ne put leur trouver, pour leur concert, autre chose qu'un piano droit.

Qualité d'écoute

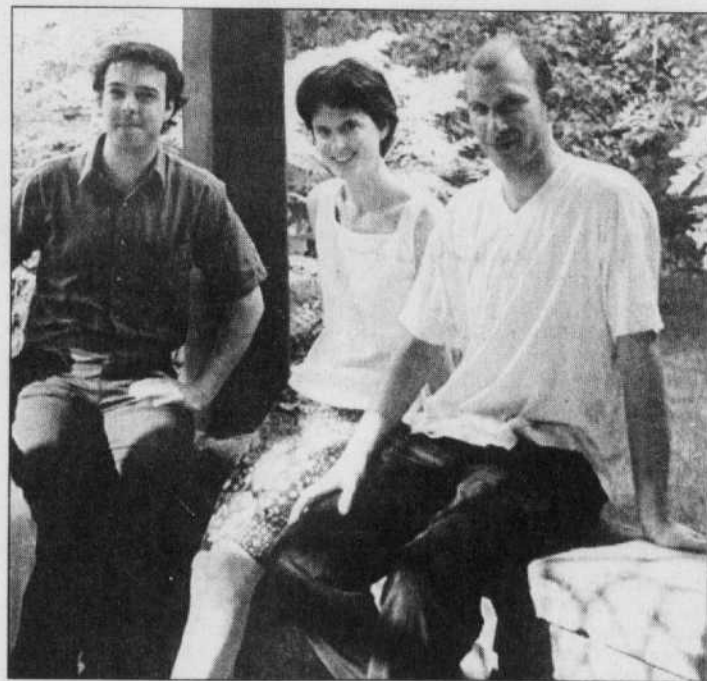
Concernant la qualité d'écoute des Chinois pour sa musique d'avant-garde, le trio, à vrai dire, ne se fait pas d'illusions, comme l'admet Prynne: «Partout au monde, l'auditoire a un travail à faire pour nous suivre — comme c'est le cas pour tout art s'écartant des conventions pour s'adresser à la vie réelle contemporaine. Mais ici, même les compositeurs musicaux bloquent parfois — leur formation s'arrête au début du XX^e siècle... Il faut du temps pour rattraper.»

Résultat inévitable: le bavardage, présent à toutes les étapes. «J'avais du mal à tenir mes silences, par peur d'inciter les conversations», raconte Julie-Anne Derome. «Ils étaient complètement dépassés, ajoute Gabriel Prynne. Même les interprètes, au conservatoire, restaient souvent sur leur réserve. Cela s'explique par le fait qu'en Chine, les interprètes sont les rois: ce sont eux qui décident ce qu'ils joueront. Les compositeurs doivent s'expatrier pour se faire jouer et reconnaître, comme Ye Xiaogong, afin d'atteindre la notoriété.»

Le creux de la vague, en matière d'écoute, aura été atteint à Ningbo: les organisateurs, peut-être par bonne volonté, ont imposé, entre chaque pièce des Fibonacci, des chants folkloriques au style hétérogène et au son puissant, rendant l'écoute du trio encore plus aléatoire.

«Mais quand même, se rappelle Ristic, à Shanghai, nous avons eu deux jeunes compositeurs enthousiastes et les 60 jeunes ayant assisté aux classes de maître ont reçu un billet gratuit et sont tous revenus au concert du soir. Il y a une demande et un intérêt vif... Il faudra revenir pour voir comment nos graines auront germé. En ce pays, tout est en train de naître.»

Reste enfin un type d'influence qui n'a pas échappé à nos artistes: l'ambiance urbaine, surtout shanghaienne, faite de stress, de course à l'argent, de supermarchés stridents grands comme des cathédrales, et de police aussi: «Au conservatoire, comme un ministre devait venir assister à notre travail avec les étudiants, les organisateurs ont soudain été très nerveux et ont exigé qu'on change de salle. Ils avaient peur d'être critiqués pour les conditions de sécurité. De même, deux concerts prévus dans des galeries d'art ont été annulés par la police: c'étaient des lieux privés. On n'aime pas trop ça là-bas... Manifestement, en Chine, à côté de l'argent, l'ordre est une affaire qui marche.»



Le jeune trio Fibonacci.

ERIC MEYER

MUSIQUE ALTERNATIVE



Le trio cLOUDDEAD, un groupe à découvrir.

La hip-hop excentrique de cLOUDDEAD

Conversation téléphonique déroutante en compagnie des imprévisibles Why? et Dose One

DAVID CANTIN

Depuis le temps qu'on parle de ce phénomène marginal, quelques-uns des artistes les plus doués du regroupement Anticon seront enfin sur scène, demain soir, à la Sala Rossa. L'affiche s'annonce d'ailleurs des plus prometteuses pour quiconque s'intéresse à la nouvelle vague de la hip-hop indépendante américaine. En fait, c'est la tournée de l'étiquette Mush Records (en collaboration avec Big Dada, un sous-label de Ninja Tune) qui permettra de découvrir en spectacle les cLOUDDEAD, Dose One et DJ Boom Bip, Reaching Quiet, Labtekwon ainsi que Radioinactive de la côte ouest. On a réussi à joindre deux des MC les plus talentueux du collectif de San Francisco quelque part en tournée à travers les États-Unis. Une conversation téléphonique déroutante en compagnie des imprévisibles Why? et Dose One.

Intello?

L'an dernier, un trio mieux connu sous le nom de cLOUDDEAD décidait d'en finir avec les standards de la hip-hop. À l'extrême des clichés du genre, Dose One, Why? et le producteur Odd Nosdam surprenaient les amateurs plus audacieux avec des mélodies savantes, des rythmes ambiants et des voix aussi aiguës que nasillardes. Dès le début de la discussion, on reconnaît le timbre si particulier de Dose One. «Au départ, ça s'appelait Greenthink, puis le nom cLOUDDEAD est arrivé un peu par hasard. Entre 1998 et 2000, l'idée était de sortir une série de pièces sur six vinyles qu'on a dé-

cidé de rassembler par la suite pour en faire un tout. Je suis un peu exaspéré par ces gens qui tentent de nous isoler dans un créneau spécifique. Pour moi, à la base, cela reste de la hip-hop. Toutefois, il ne faut pas s'attendre aux trucs habituels: les insultes, la vulgarité, l'argent, la drogue et ainsi de suite. Notre pari est artistique beaucoup plus élevé que ça.»

Très prolifique, Dose One tente ainsi de mieux situer le projet cLOUDDEAD dans le puzzle que représente Anticon. «Je serais porté à croire que cLOUDDEAD est l'un de nos meilleurs coups jusqu'à maintenant. On a atteint une forme d'expression qui tente de concilier une force mélodique et l'aspect plus expérimental de la plupart des groupes qui se retrouvent sur Anticon. Avec Boom Bip, c'était tout à fait le contraire. Je voulais davantage une collaboration très éclectique à partir d'un certain nombre de poèmes que j'ai accumulés au fil des ans. Chaque projet doit avoir sa propre personnalité et sa raison d'être.»

Soudainement, il n'y a plus personne au bout du fil. On rappelle,

mais cette fois-ci, c'est au tour de Why? de répondre aux questions. On se doute que le trio s'amuse un peu. «En spectacle, on ne veut pas trop s'éloigner des grandes lignes du disque. C'est bien de dérailler quelquefois au chapitre des arrangements. Par contre, les spectateurs pourront tout de même reconnaître la plupart des morceaux. On a beaucoup travaillé sur l'approche scénique, qui est plus solide qu'auparavant. Il y aura aussi de nouvelles compositions ou encore le projet Reaching Quiet, qui réunit Odd Nosdam et moi-même.» Why? est-il conscient que cette approche abstraite et décousue ne fait pas toujours l'unanimité au sein du milieu, parfois élitiste, de la hip-hop underground? «Je dois avouer que je n'écoute plus beaucoup de hip-hop. La plupart des sorties récentes me laissent un peu trop sur ma faim. Je préfère des groupes comme Pram, Stars Of The Lid, Pinback ou Danielson Famille, qui explorent toutes sortes de directions musicales. On ne veut pas faire intello, sauf que le travail sur les

VOIR PAGE C 8: EXCENTRIQUE

GAGNANT
Concours de l'année 2000
Meilleur de l'année 1999
PRIX OPUS
Concours national
de la musique

7^e ÉDITION
Festival
de
musique de chambre
de
Montréal

Vibrations

Denis Brott, Fondateur et directeur artistique

CLASSIQUES DE CHAMBRE «LA VOIX DE SON MAÎTRE»

Salle Redpath, Université McGill

Tous les concerts débutent à 20 h

JEUDI 13 JUIN

Denis Brott, Paul Coletti,
James Ehnes, Hermine Gagné,
Antonio Lysy, Jean Marchand,
Douglas McNabney, Scott St-John.

JEANS ET JAZZ DE CHAMBRE «LES COULEURS DE LA CRÉATIVITÉ»

Salle Oscar Peterson (Université Concordia, Campus Loyola)

Tous les concerts débutent à 20 h.

VENDREDI 14 JUIN

«The Colours of Invention»
Luc Beauséjour,
James Gelfand, Jean-Pierre Zanella.

La Société des alcools du Québec présente

BAROQUEBEC / LES WEEK-ENDS BAROQUES

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours

Susie Napper, directrice artistique de la série
Cantates à 17h30 / Concerts principaux à 20 h

SAMEDI 8 JUIN

DIMANCHE 9 JUIN

«SMAM», «Les Voix Humaines», «La Nef»,
Face Treble Choir, Sylvain Bergeron,
Nicolas Bouterice, Isabelle Bozzini, Olivier Brault,
Francis Colpron, Danièle Forget, Bruce Haynes, Gregoire Jéys,
Matthew Jennejohn, Hank Knox, Mathieu Lussieur,
Susie Napper, Hervé Niquet, Héliène Plouffe,
Daniel Thonon, Theresa Vanderhoven, Devon Wastle.

30 mai - 14 juin 2002

(514) 489-3444 et (514) 489-7444

www.festivalmontreal.org festivalmontreal@videotron.ca

LE DEVOIR

Domtar

Hydro Québec

AIR FRANCE

93.5

The Gazette

La Scena Musicale

Axiome

Info690

940 News

Festival des Arts
DE ST-SAUVEUR

26 juillet au 4 août

Parsons Dance Cie (New York)
«Gagnant du Dance Magazine Award»
26 et 28 juillet, 20 hLes Grands Ballets
Canadiens de Montréal
2 et 3 août, 20 hSolistes du Ballet
National du Canada
31 juillet, 20 hNombreux spectacles GRATUITS
scène extérieure 19 h et 21 h 30Harlem Gospel Choir
27 juillet, 16 h et 20 hEnsemble Romulo Larrea
et Verónica Larc
1 août, 20 hL'Orchestre des Pays-d'en-Haut
«Grande Première»
4 août, 20 hQuintette de cuivres Impact
«Une révélation... à ne pas manquer!»
30 juillet, 20 hSoupers et cocktails musicaux,
expositions, visites historiques.
Heures variées, du mardi au dimanche

Réservation : 450.227.9935

Admission : 514.790.1245 / 1.800.361.4595

www.artssaintsauveur.com

Le Festival des Arts
DE ST-SAUVEURPatrimoine
canadien

VIA Rail Canada



Canada



Québec



LE DEVOIR

Culture

VITRINE DU DISQUE

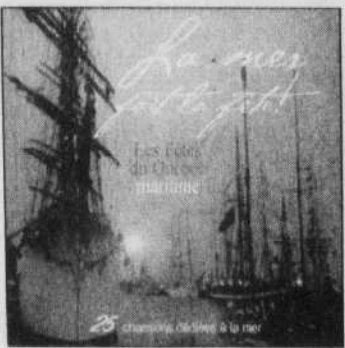
La mer à rabais

Les Fêtes du Québec maritime ont l'album qu'elles se sont payé, hélas moins trois-mâts majestueux que rafiot d'avant-hier, rafistolé à peu de frais

LA MER FAIT LA FÊTE!

LES FÊTES
DU QUÉBEC MARITIME
25 CHANSONS
DÉDIÉES À LA MER
Artistes divers
Disques XXI

L'organisation des Fêtes du Québec maritime voulait son disque, suppose-t-on, produit dérivé oblige. Elle l'a. Mais est-ce le disque qu'il fallait à l'événement? Doutons-en. Ce que l'organisme a obtenu de ce contrat passé aux Disques XXI de Michel Laverdière, étiquette surtout connue pour ses versions locales des œuvres classiques de Paul McCartney, c'est bel et bien «25 chansons dédiées à la mer», tel que souhaité, mais était-ce vraiment cette ponction des catalogues français et québécois des années 30, 40 et début 50? Ces airs marins des Piaf, Damia, Alibert, Suzy Solidor, Fréhel, Albert Viau et autres Berthe Sylva, charmants au demeurant, remplissent-ils la commande d'un «Québec maritime» dûment célébré? N'eût-il pas été préférable de réunir 25 chansons québécoises de toutes époques sur le thème, comprenant forcément *Le soleil se marie avec la mer* de Jacques Blanchet, *Si les bateaux...* de Vigneault et *Je voudrais voir la mer* de Michel Rivard et Sylvie Tremblay? Préférable, mais plus coûteux.



Difficile d'admettre qu'il s'agisse d'un choix artistique du comité des Fêtes: si c'est le cas, on se gratte la tête. Impossible de ne pas subodorer ici la solution pratique et pas chère. Sauf la première, chanson-thème de l'événement interprétée avec cœur (mais pas toujours sur la note, hélas) par les Chanteurs de Petite-Vallee, toutes les chansons retenues, d'âge vénérable, sont parties de ce qu'on appelle le «domaine public» (c'est écrit blanc sur bleu dans le livret): n'importe qui peut les recycler, sans payer de redevances. À ce titre, que l'on retrouve Martin Duchesne à la direction artistique du projet en dit assez long sur la méthode appliquée: du temps qu'il était chez Fonovox, le même Duchesne était le spécialiste du «domaine public», dénichant des tas et des tas de chansons «libérées» qu'il fourguait en compilations par dizaines, toutes plutôt intéressantes en soi (ces titres oubliés de la première moitié du



siècle méritent certes d'exister en format audionumérique) mais toutes un brin systématiquement dans la gratuité d'utilisation de la matière première.

Collectionneur, j'aime bien qu'un tel disque ressorte de l'oubli ce cher Marseillais d'Alibert et sa ravissante *J'aime la mer comme une femme*; je me délecte de Fréhel, reine de la chanson réaliste, servant de toute sa morgue *La Chanson du vieux marin*, me réjouis de découvrir un dénommé Perchicot entonnant *Les Gars de la marine*, et ainsi de suite. Mais il me semble un peu regrettable que les fameuses rengaines d'un Jacques Labrecque, parues en 1952, refassent surface tout juste trop tard pour les ayants-droit. Pareil pour *Partons, la mer est belle*, inoubliable refrain d'Alan Mills et Hélène Baillargeon, estampillé 1953: il y a peu, trop peu, cet enregistrement appartenait encore à quelqu'un.

Chipotage que tout cela? Peut-être. *La mer fait la fête!* est un album digne d'appréciation. N'empêche que s'il est dans l'ordre des choses que les jours payables des chansons soient comptés, constater ainsi qu'il y a de par le monde des gens qui les comptent, ces jours, attendant la préemption, est franchement désagréable.

Sylvain Cormier

AQUANAUTE

Ariane Moffatt
Audiogram (Sélect)

Avouons-le: Ariane Moffatt n'arrive pas toute nue avec son premier album. Elle a été préalablement remarquée, dans le meilleur contexte possible. On l'a évidemment tous vue et entendue aux côtés de Daniel Bélanger lors de la tournée *Rêver mieux* de celui-ci. Jolie voix, claviers inventifs au possible, on savait déjà ça, bien plus que son passé avec le groupe 10 Zen et ses passages en finale de divers concours. Musicienne accomplie et fameuse tripeuse, donc: c'était acquis. Normal, en cela, que le premier disque d'Ariane Moffatt intrigue d'emblée et passe go sans payer: la machine à publicité d'Audiogram n'a même pas eu besoin de faire mousser le produit qu'il fait déjà des bulles. Contrepartie, on ne peut éviter

la comparaison: aux premières notes de la première chanson, la bien-nommée *Hasard*, l'ambiance cool, pour ne pas dire coulante, mélange d'instrumentation acoustique et de bidouillages électroniques, rappelle irrésistiblement la manière Bélanger de l'album *Rêver mieux*. La douceur de l'approche, le sens du groove, le génie de l'arrangement envoûtant, tout cela est manifestement fait pour... rêver mieux. C'est limpide comme une mer du Sud, ce disque est à mettre avant ou après *Rêver mieux* dans le lecteur de l'auto pour faire deux fois plus longtemps du ski nautique sur les routes.

Et puis l'album avance, des chansons s'imposent par leur fragile beauté (*Fracture du crâne*, *Dans un océan*, *Bien dans rien*) et d'autres références émergent. Par moments, c'est plus au groupe français Autour de Lucie que l'on pense (S), ou alors à Catherine Durand (*Seul dans sa catégorie*), rapport au timbre si joliment enfantin. C'est seulement à la deuxième ou troisième écoute qu'on distingue d'Ariane Moffatt une personnalité propre, un univers à elle: ces mélodies qui se jettent les unes dans les autres comme des vases communicants, ces musiques qui ricochent tels des galets à la surface de l'eau, cette fascinante rencontre du planant et du soul au royaume de la techno délicate n'appartiennent qu'à la jeune femme. Du haut de ses 23 ans, des décennies de bonne musique la contemplant: de Pink Floyd (*Bien dans rien*) au rap (*Fracture du crâne*), de l'électronica (*Sur ton parallèle*) à l'exotica (*Shanghai (le long couloir)*), elle intègre tout à sa subtile façon. Pour donner dans l'imagerie aqueuse de l'album, il n'y a qu'à plonger: tout est dans l'aquarium.

Les attentes, océaniques, sont ainsi remplies: on espérait rien de moins que *Rêver mieux*, la suite, et on a presque aussi liquéfiant. Ariane Moffatt n'est pas la sœur de Bélanger, tant mieux, mais une sorte de cousine talentueuse. Pour laquelle tout baigne.

S. C.

L'ENFER TIÈDE

Programme
(Lithium - importation)

En 1996, c'était déjà la fin inévitable pour Diabologum. Après le mythique #3, ce groupe français plutôt radical n'a pas eu d'autre choix que d'éclater en morceaux: il fallait en faire son deuil. On ira ensuite voir du côté de Michel Cloup avec *Expérience* ou encore chez Arnaud Michniak, maintenant à la tête de Programme. Après un premier album intitulé *Mon cerveau dans ma bouche*, Programme revient cette fois avec *L'Enfer tiède*.

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 9 JUIN
jusqu'au 7 juillet

bleu

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393

Un disque toujours aussi sombre, pessimiste, mais d'un courage inestimable. Le duo juxtapose un rock bruyant, une hip-hop abstraite et des expérimentations sonores ambitieuses afin de produire une musique tout à fait inclassable. Loin d'une quelconque tradition française, Programme retrouve l'urgence poétique et le style insurrectionnel qui animaient autrefois Diabologum. On entend, sur *Cette page d'histoire*: «On a grandi entre deux époques / Tout a changé très vite / Ce qui nous guidait hier n'a plus vraiment cours aujourd'hui / On a suivi comme on suivait un film / Sans y prendre part / L'ambition nous a lâchés / Comme la politique avant nous avait trompés / Comme le terrain de jeu nous avait lassés [...]» Le ton est aussi direct et ne manque pas non plus de vomir sur la situation actuelle en France. Les montages cohérents et implacables de Programme réalisent peut-être finalement le pari avant-gardiste de Diabologum. Dur mais efficace.

David Cantin

POP

STORYTELLING

Belle And Sebastian
(Matador)

Plusieurs mois après la parution du film, on peut finalement mettre la main sur la bande originale de *Storytelling*. C'est d'ailleurs Todd Solondz qui a fait appel à Belle And Sebastian pour composer des musiques pour ses histoires aussi drôles que dérangeantes. Le respect était mutuel, bien que la collaboration semble avoir été difficile par moments. A quoi peut-on s'attendre? A du Belle And Sebastian, donc à de la pop intelligente, accrocheuse et finalement irrésistible. On retrouve ainsi de nouvelles chansons, de courtes pièces instrumentales et quelques répliques impertinentes à souhait. La formation écossaise s'inspire des personnalités, de la vision très particulière du cinéaste ou de thèmes finalement mis de côté. Il y a de petits bijoux sur ce disque, comme *Wandering Alone* ou *Scoby Driver*, mais également d'autres morceaux anecdotiques qui renvoient à certaines scènes inoubliables du film. Dans l'ensemble, on aurait pu s'attendre à bien pire. Un album d'été comme seuls Belle And Sebastian en sont capables.

D. C.

HIP-HOP

THE PRIVATE PRESS

DJ Shadow
(Universal/Mo Wax)

Six ans en tout. Six ans entre le désormais célèbre *Endtroducing* et *The Private Press*, une suite pas toujours facile à suivre pour DJ Shadow. Par contre, il ne faudrait surtout pas croire que Shadow n'a donné aucun signe de vie durant ce laps de temps. On se souvient de l'échec du trop ambitieux projet Unkle de James Lavelle, de la mise sur pied de Quannum, de la bande originale de *Dark Days* ou encore de la surprenante collaboration avec Cut Chemist sur *Brainfreeze*. Sauf que maintenant DJ Shadow se débrouille seul sur *The Private Press*. Pour quiconque cherchera d'autres pièces aussi accrocheuses que *Midnight In A Perfect World* ou *Boiling Steam With A Grain Of Salt*, la déception sera sans doute très grande puisque ce créateur de San Francisco n'a pas l'intention de se faire prendre au piège comme un certain Moby. En fait, DJ Shadow a pondu un disque plutôt hermétique qui oscille du très bon au vaguement mauvais. Est-ce que les attentes étaient trop grandes? Probablement, même si les échantillons sont toujours aussi rares et que le résultat donne enco-

re l'impression d'un travail difficile à décortiquer. Ce collage sonore mérite donc plus qu'une écoute pour savoir où Shadow voulait réellement en venir. Intelligent, rusé et parfois un peu trop froid, *The Private Press* n'a pourtant rien d'un échec artistique. Comment peut-on blâmer DJ Shadow?

D. C.

DISQUES CLASSIQUES



WAGNER - BARENBOÏM

Richard Wagner: *Tannhäuser und der Sängerkrieg auf der Wartburg*, grand opéra romantique (ou drame) en trois actes sur un livret du compositeur. Heinrich Tannhäuser: Peter Seiffert; Vénus: Waltraud Meier; Elisabeth: Jane Eaglen; Wolfram von Eschenbach: Thomas Hamson; le Landgraf Hermann: René Pape; Chœurs du Deutsche Staatsoper de Berlin; orchestre de la Staatskapelle de Berlin. Dir.: Daniel Barenboïm. Teldec Classics 8573-88064-2.

Tannhäuser est généralement considéré comme le premier vrai opéra où Wagner montre enfin sa pleine mesure. Depuis Liszt et surtout Baudelaire, on sait à quel point l'œuvre marqua son temps. C'est aussi un opéra très symptomatique. Si Wagner a toujours eu des hésitations à savoir comment terminer sa fameuse tétralogie, pour *Tannhäuser*, la situation est encore pire.

Pour des reprises dans diverses maisons d'opéra, il a réécrit certains passages, voire des scènes entières (l'exemple le plus célèbre est la musique du Venusberg et le ballet pour la production de Paris de 1861). Or le style du compositeur avait fortement évolué, et Wagner a toujours craint deux choses: d'abord, le hiatus entre les styles; enfin et surtout, la dichotomie qu'il pourrait y avoir entre deux conceptions, soit celle, achevée, de la maturité acquise après *Tristan et Isolde* et celle, préliminaire, de la germination du concept d'œuvre d'art totale (*Gesamtkunstwerk*).

Contrairement à *Lohengrin* ou au *Vaisseau fantôme*, qui ne subissent que de légères modifications «alimentaires», *Tannhäuser* est une partition — et surtout un sujet — qui a toujours hanté Wagner, cent fois sur le métier remettant son ouvrage, le peaufinant et le repeaufinant. Au point où, s'il faut en croire les découvertes du musicologue Jean-Jacques Nattiez, Wagner, après son ultime opéra, *Parsifal*, pensait encore se remettre à une nouvelle version de *Tannhäuser*.

La situation qui reste de nos jours fait que théâtres et chefs valent toujours entre diverses options. Ouverture à l'ancienne, qui a une fin, ou celle qui plonge dans l'opéra sans interruption? Ballet ou non? Quelle version du Venusberg, ou du concours de chant, ou du «Voyage à Rome»? Et que choisir parmi les multiples options que Wagner lui-même a réalisées de son vivant?

Si les considérations musicologiques semblent oiseuses, il n'en est rien ici, car une fois le choix fait (ce dont le public n'a au fond

que peu à savoir), il exige un engagement, une orientation. Vaut-on dans le sens du premier sous-titre de l'opéra — «grand opéra romantique» —, avec tout ce qu'il implique de liens avec une tradition que l'Opéra de Paris imposait à l'Europe, ou dans le sens plus tardif alors que la plume de Wagner avait biffé cette dernière mention au profit de celle de «drame»? Toute version qui flotte trop tombe dans la tiédeur. Peu importent les choix de version faits par Daniel Barenboïm, sa vision esthétique s'ancre solidement dans la seconde, celle du drame intense. Quelle réussite!

Premièrement, il y a le plateau; les quatre principaux protagonistes sont absolument sans égal aujourd'hui, tant par la qualité de leur voix — que le chef met merveilleusement en évidence — que par leur intelligence intime de ce qu'ils ont à vivre en chant pour nous. C'est exactement là que la baguette de Barenboïm s'avère géniale (le mot n'est pas trop fort). Du haut de son podium et de sa vision, il sait créer un amalgame artistique de tout ce que ses chanteurs ont pensé et ressenti. Rien n'est mièvre ou naïf, même pas les grands défilés du deuxième acte, qui évitent le pompeux factice pour la vérité de l'effet qu'un Robert Schumann lui-même admirait. L'orchestre est splendide, ce qui montre qu'il n'est pas parfait. Ailleurs, on pourrait le déplorer; ici, c'est sans conséquence tant il est aussi efficace qu'intérieur, Barenboïm résolvant souverainement l'apparente opposition entre l'intériorité et l'extériorité comme seuls savent le maîtriser les grands du théâtre.

Des quatre principaux personnages, il y aurait beaucoup à dire. Comme pour ce qui concerne le tissu orchestral, vous ne retrouverez guère vos moments, passages ou airs favoris dans cet enregistrement. Fidèle au développement ultérieur de la pensée wagnérienne, tout s'inscrit ici dans une ligne conductrice inélectable. Thomas Hamson fait un Wolfram qui n'est plus une marionnette que les bons sentiments rendent mauviète. En chair et en os, malgré certains passages plus minces de la composition, voilà un être qui brûle d'amitié et d'amour (ce qui le déchire) et qui sait rester modeste. Waltraud Meier est une Vénus qui contredit bellement l'image pin-up de cette déesse tant son appel charnel est grand. Depuis Grace Bumbry, on n'a guère entendu cela. Il faut aussi dire que Jane Eaglen est une Elisabeth qui pense plus son personnage comme femme qu'adolescente superficiellement passionnée. Il y a une intensité (surtout au troisième acte) qui fait frémir et qui retrouve son écho parfait dans l'interprétation de Peter Seiffert. Quel *Tannhäuser*, cet homme! Comme il sait nous faire partager son dilemme moral, l'intuition d'une union impossible entre la vision courtoise et sensuelle de l'amour! Son récit du voyage à Rome est absolument troublant.

C'est alors que Barenboïm refait surface, organisant tout l'acte III en heurts de tableaux qui s'articulent avec autant de grandeur de vue que de précision mécanique. Si on pensait que cet opéra restait comme toute un peu en deçà des réalisations ultérieures du compositeur, le chef nous prouve qu'elle est au contraire, tout son long durant, exactement ce qui a toujours servi à la fois de modèle, de table d'atelier et de canevas magistral sur lequel tout le reste du corpus wagnérien se greffe. On n'aurait jamais cru entendre un jour une version comme celle-ci. Pour quelques deniers, on la tient. Etalon qui risque de rester fort longtemps.

François Tournant

EXCENTRIQUE

SUITE DE LA PAGE C 7

textes ou sur le raffinement des sonorités nous obsède. On ne cherche pas non plus à s'installer confortablement dans une approche carrément hermétique. Ce qui fait plaisir, c'est de savoir que la musique de CLOUDDEAD arrive à toucher des gens qui ne s'intéressent pas habituellement à la hip-hop. La collaboration avec Hood, de ce point de vue, a été très stimulante.

De plus, Dose One, Why? et Odd Nosdam ont l'intention de ralentir les sorties pour améliorer davantage les résultats. Selon Why?, «il ne faut pas agir trop vite, sinon c'est la qualité qui en souffre. En ce qui concerne CLOUDDEAD, nous allons produire d'autres extra-

its sur vinyle que nous compilerons ensuite sur un nouvel album. D'autres collaborations dans le domaine du rock indépendant ou de l'électronique sont aussi en cours de route, mais on ne veut encore rien divulguer pour l'instant. Dose One participera au prochain *Themselves*, un projet plus complexe et psychédélique en un sens». Dimanche soir, à la Sala Rossa, une chance plutôt rare de découvrir la hip-hop aventureuse de CLOUDDEAD, tout comme ses autres filiations sur Mush Records.

CLOUDDEAD ET INVITÉS

Sala Rossa
4848, boulevard Saint-Laurent
Le 9 juin 2002



Dose One et Why?

DÉCOUVREZ
La Main
laboratoire du design
de commerces et haut
lieu de l'histoire!

Circuit guidé animé par
L'Autre Montréal pour
découvrir le splendide
aménagement des commerces
et l'histoire de la Main.

Casse-croûte typique
Boulevard
Saint-Laurent
inclus!

Départ:
samedi
le 15 juin
à 10h00

boulevard
SAINT-LAURENT

LA MAIN
DE MONTREAL

www.boulevardsaintlaurent.com
Info: 286-0334

Michel
BEAUCAGE
Le temps du dragon
Peintures 1992-2002
Jusqu'au 23 juin
Commissaire Robert Poulin

Heures de visite:
Les mardis, mercredis, jeudis, samedis et
dimanches: de 13 h à 17 h.
Les vendredis: de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h.
Visite guidée le dimanche 26 mai à 14 h.
L'entrée est libre.

Galerie
ALFRED-PELLON
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
(450) 662-4440

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Un bunker à l'image de l'être humain

ŒUVRES SPATIALES

Une exposition de Patrick Coutu
Au Musée du Québec, parc des
Champs-de-Bataille, Québec
Jusqu'au 13 octobre 2002

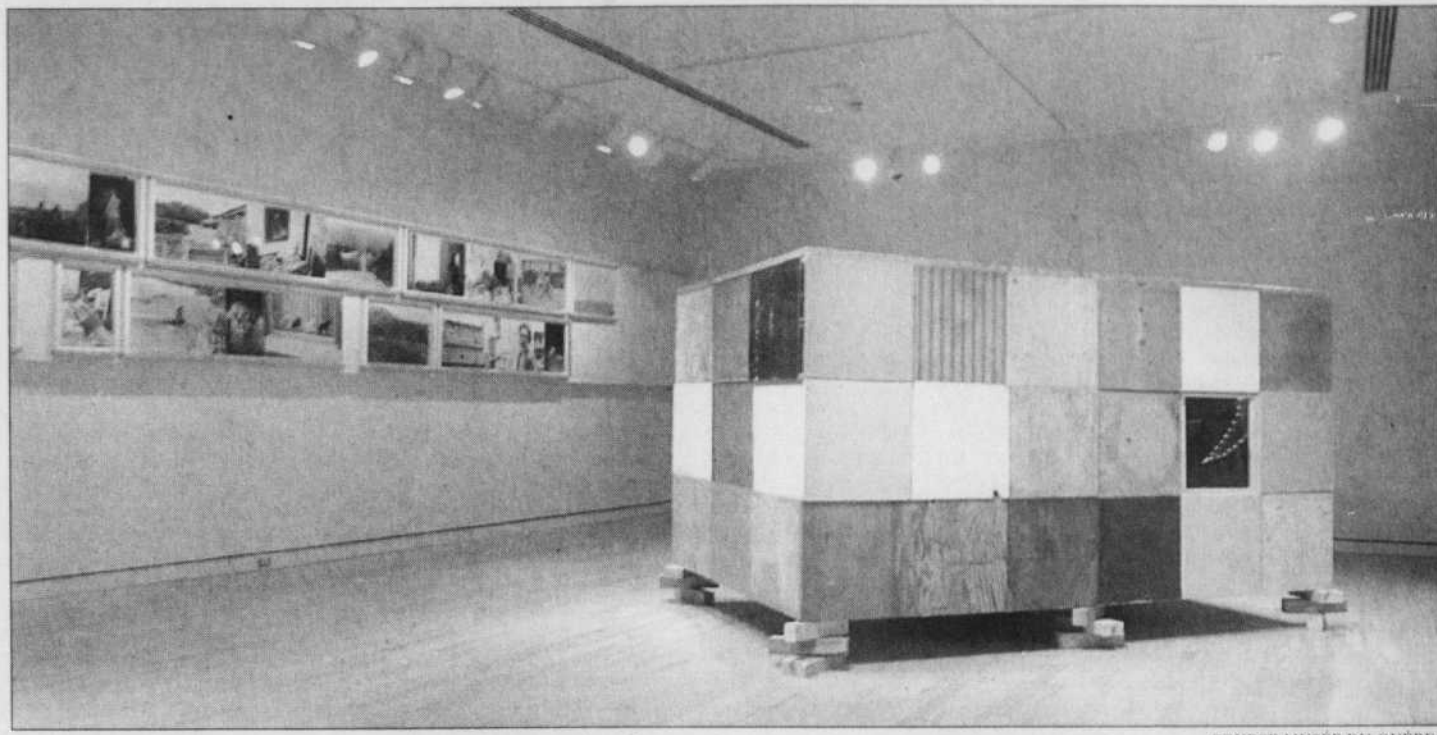
DAVID CANTIN

C'est un immense coffre démesuré qui occupe une grande partie de l'exposition de Patrick Coutu au Musée du Québec. *La Moderne* (1999), qui juxtapose le bois et d'autres matériaux divers, peut aussi être vu comme une cabane d'objets hétéroclites propice au rêve. Le jeune artiste montréalais présente, pour la première fois dans un musée, ses *Œuvres spatiales*, qui laissent beaucoup d'espace à l'imagination. Une installation sculpturale et deux œuvres photographiques où l'on croise de nombreux détails comme autant de pistes à suivre.

Qui sommes-nous? Où allons-nous? D'où venons-nous? Devant de telles questions, Patrick Coutu tente d'établir une série de liens

évocateurs qui passent par le biais d'images, de formes, de nuances, ainsi que d'un équilibre atypique. À première vue, *La Moderne* se veut une structure rectangulaire posée au sol sur des blocs de soutien. De l'extérieur, des panneaux carrés de couleurs différentes renvoient à une certaine ordonnance plastique. À l'intérieur, c'est tout le contraire, un fouillis règne, tel le désordre d'un atelier d'artiste. Il y a quelque chose d'incertain, de brouillon dans cette masse immobile. À un autre niveau, l'installation sculpturale peut également renvoyer aux états affectifs du créateur. Cette configuration chaotique cherche à unir les extrêmes: de la clarté du dehors aux parois sombres de cet agencement interne.

Reflet d'une intimité confuse, le bunker protège le curieux bric-à-brac de l'inventeur absent. Le visiteur devient voyeur, puisqu'il ne pourra s'empêcher de voir ce qui se cache derrière les deux fenêtres de ce lieu privé. L'espace habité demeure à l'image de l'être humain: une structure assez complexe capable de passer de l'euphorie à l'angoisse, du désir à la tristesse, de la



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

La Moderne (1999), de Patrick Coutu. Reflet d'une intimité confuse, le bunker protège le curieux bric-à-brac de l'inventeur absent. Le visiteur devient voyeur, puisqu'il ne pourra s'empêcher de voir ce qui se cache derrière les deux fenêtres de ce lieu privé.

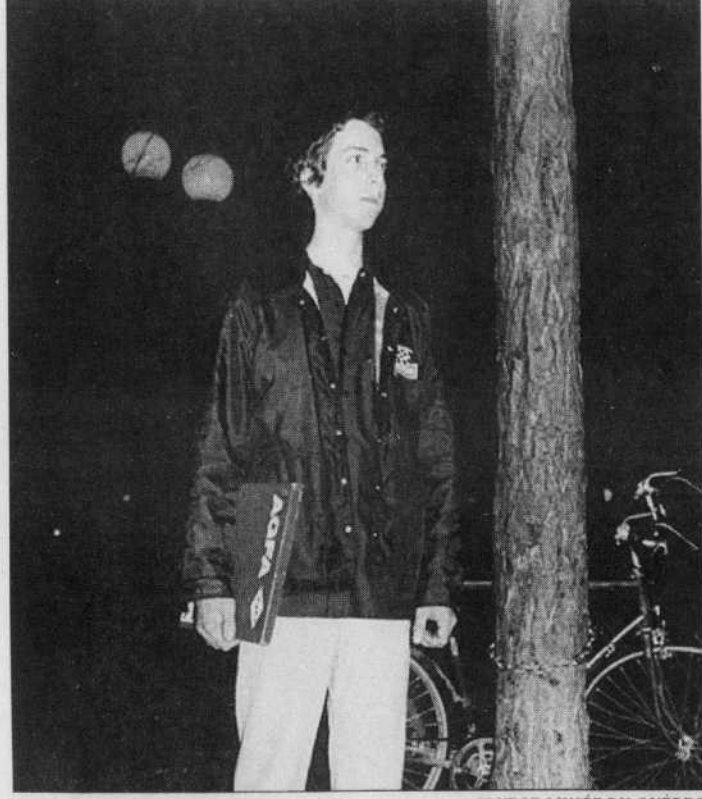
certitude au doute nécessaire. Ce sont ces matériaux coutumiers qui relancent, sans cesse, les images mentales, les souvenirs ainsi que les épreuves. Comme la nature humaine, tout est en mouvement dans cette manière plutôt introspective d'observer le monde. *La Moderne* pourrait aussi très bien être une interprétation, assez personnelle, de l'île déserte.

Au mur, l'œuvre photographique intitulée *Projet* (1997) touche à l'autoportrait. L'artiste habite la nuit, un regard méditatif avec cette obscurité profonde qui règne derrière sa présence. Des réverbères lumineux sont ainsi suspendus au fond, alors que le jeune homme se tient droit avec du papier photo à la main et une bicyclette à ses côtés. En parallèle à *La Moderne*, cette imposante photographie contient la plu-

part des repères déjà évoqués. *Le Projet* devient donc une image beaucoup plus concrète des réalisations éventuelles de l'artiste. De l'autre côté, les photographies de *La Physique du doute* (2001) tentent de réunir, de nouveau, le concret et l'abstrait. Deux séquences narratives invitent à réfléchir sur la démarche du créateur. Les images se succèdent ainsi de manière elliptique: du vaisseau spatial au feu d'artifice sur le point d'exploser, de l'inconnue qui regarde au loin un nuage qui laisse échapper une pluie fine, en passant par ce personnage incommode par la fumée d'un feu. On doit ainsi lire ces panneaux photographiques comme on regarde *La Moderne*: les trames se superposent, se chevauchent, pour finalement se dévoiler comme un ensemble très rythmé.

Fort intéressante, la quête du Montréalais Patrick Coutu demeure ouverte et méditative. Du plus simple détail à la référence immédiate, ces trois œuvres se questionnent entre elles tout en multipliant

les allusions poétiques. Une approche intuitive qui laisse déjà une très forte impression. Un autre signe d'intérêt de la part du Musée du Québec pour l'art contemporain. On ne peut qu'approuver.



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

Détail de l'œuvre photographique intitulée *Projet* (1997), qui touche à l'autoportrait.

KARILEE FUGLEM
prolongée jusqu'au 30 juin

PIERRE-FRANÇOIS
OUELLETTE ART
CONTEMPORAIN
372, Ste-Catherine Ouest #216
(514) 395-6032 www.pfoac.com

mer - ven
12h30 à 17h30
sam - dimanche!
13h à 16h30

Vêtements d'art
Exposition collective

Galerie Yergeau du Quartier Latin

du 23 mai au 15 juin
Ouverture: du mercredi au samedi de 13 à 17 heures,
et le vendredi de 13 à 21 heures
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet) Montréal
Inf: 514.843.0955

JEAN PAUL RIOPELLE

PEINTURES, SCULPTURES ET ŒUVRES SUR PAPIER

ROSELINE GRANET

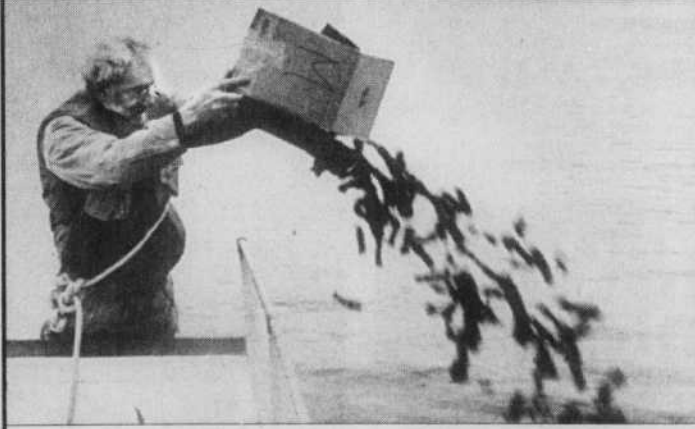
SCULPTURES - PORTRAITS DE JEAN PAUL

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h et le samedi: 10h à 17h

Le 7 juin 1994

RENÉ DEROUIN larguait 19 000 pièces céramiques du projet *MIGRATIONS* (1989-1992) au fond du fleuve Saint-Laurent. L'œuvre est rentrée dans la mémoire des sédiments du territoire à 50 mètres de profondeur.



Représenté par la galerie SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent, Montréal
514.849.1165
www.galeriesimonblais.com

GALERIE
MAZARINEEXPOSITION
Vents d'Extrême-Orient II

Estampes japonaises et peintures chinoises des XVIII^e et XIX^e siècles, sculptures bouddhistes et Thangka tibétains, tapisseries fabriquées d'obis Maru.
L'exposition se poursuit jusqu'au 30 août 2002.

1448, rue Sherbrooke Ouest
Montréal, Québec H3G 1K4
Tél. : (514) 982-6566

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

du 25 mai au 13 octobre 2002

JANET
CARDIFF

un bilan de
l'œuvre incluant des
collaborations avec
George Bures Miller

Janet Cardiff et George Bures Miller,
The Marvell Lark (éditions), 1991
(photographie de Suzanne), 1991

du 25 mai au 8 septembre 2002

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Renseignements : (514) 847-6226

Place-des-Arts

www.macm.org

• Culture •

Les mots qui tuent

Dans le genre anti-Islam sans nuances, on ne fait pas plus sanglant, plus rageur

Aux terrasses des cafés, hauts lieux culturels parisiens où chacun se perd en palabres en refaisant le sort du monde, les langues se déchainaient autour du récent livre d'Oriana Fallaci. J'étais là-bas la semaine dernière, histoire de me remettre un peu de la frénésie cannoise, écoutant parler la faune locale, lisant *Le Monde* aussi, lequel se fendait de longs papiers sur le brûlot de Fallaci qui attaque l'Islam, son prophète et ses croyants. Je regardais les Français de souche et les Arabes se croiser sur les pavés parisiens, me demandant si ce pamphlet éclairait la montée de l'intolérance qui agite la marmite française comme celles d'à côté. Alors j'ai couru l'acheter.

Dans ma petite librairie du Marais, le livre de Fallaci n'était pas très en vue sur les présentoirs. Mais je finis par dénicher sa jaquette rouge et ses lettres dorées. *La Rage et l'Orgueil* est publié chez Plon. D'anciens éditeurs de Fallaci, Gallimard et Grasset, avaient dédaigné de leur côté cette prose incendiaire. Par dégoût ou par peur des conséquences. Les deux, sans doute.

On peut les comprendre. Le président du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples, Mouloud Aounit, avait demandé aux libraires, en titillant leur fibre citoyenne, de ne pas cautionner l'insupportable et de boycotter ce livre. Bien entendu, la plupart d'entre eux passèrent outre. Ils l'écoutent donc en douce, à l'ombre de l'index, sur une étagère du bas. *La Rage et l'Orgueil* atterrira dans nos propres librairies québécoises dès le 18 juin. Lisez, lisez et vous verrez...

Que de risques à publier un pamphlet pareil! Parce que dans le genre anti-Islam sans nuances, dans la catégorie je-déclare-la-guerre-aux-fils-d'Allah, on ne fait pas plus gratiné, plus sanglant, plus rageur. Place au livre assassin qui vous trouble et vous révolte jusqu'au malaise. Place à la vengeance qui se consomme à chaud.

Malaise! Malaise! D'autant plus cuisant que l'Italienne Oriana Fallaci fut une de mes idoles de jeunesse, intervieweuse hors pair, avec un culot d'enfer. N'avait-elle pas jeté son tchador à la tête de l'ayatollah Khomeiny en 1979, extirpé les plus folles confidences à Henry Kissinger, engueulé



Odile Tremblay

Arafat? Elle n'a peur de rien, cette femme. La Fallaci, comme on l'appelle, publia un jour un bouleversant ouvrage en hommage à son ancien compagnon, héros et chef de la résistance grecque sous les colonels, Alekos Panagoulis. Ça s'intitulait *Un homme* et ses pages brûlantes me hantent encore.

Désormais septuagénaire, Oriana Fallaci, en exil à New York, n'avait rien pondu depuis dix ans. Mais survint la tragédie du 11 septembre, à deux pas de chez elle, qui, bien évidemment, la bouleversa. Le rédacteur en chef du *Corriere della Sera* lui réclama un article sur l'événement. Et Fallaci entra dans une sorte de transe, buvant du café, fumant des cigarettes, quasiment sans dormir ni manger durant deux semaines, en état de choc; elle accoucha en septembre, à chaud, d'une masse de mots, trop longs pour un article. Mais même tronqué, le texte-fléuve publié dans le journal fit scandale en Italie. Puis, flanqué d'une longue préface de justifications, dans sa version intégrale, il est devenu un livre vendu dans son pays comme des pains chauds à près d'un million d'exemplaires. Le voici traduit en français. «Ce livre est un livre raciste, c'est, le talent en moins, *Un Bagatelle* pour un massacre anti-arabe», a tranché Bernard-Henri Lévy.

De fait, *La Rage et l'Orgueil*, tissu de provocation pure, donne froid dans le dos. Oriana Fallaci hait l'Islam de tout son cœur, appelle à la guerre sainte contre les fils d'Allah, vomit Mahomet, le Coran, le croissant, le tchador, jetant dans un même sac le combat des talibans et celui des Palestiniens, s'en prenant aux immigrés «bandits, vo-

leurs, prostituées, trafiquants de drogue, terroristes». Et de lancer des phrases assassines, creuses et salopes sur les musulmans «qui se reproduisent comme des rats». Elle éructe, la grande Oriana Fallaci, elle bave comme un crapaud sur les disciples de Mahomet, sans distinction d'allégeance, tous pourris, même les victimes de l'intégrisme. «Quel sens y a-t-il à respecter ceux qui ne nous respectent pas? demande-t-elle. Quel sens y a-t-il à défendre leur culture ou présumée culture alors qu'ils méprisent la nôtre?»

L'enfant de l'après-11 septembre

On lit tout ça en constatant par ailleurs que l'Amérique multiplie ses contrôles face aux étrangers, que le gouvernement de Berlusconi durcit en Italie les conditions de séjour des immigrés, que le mouvement de radicalisation s'étend dans toute l'Europe. On a peur. Car le brûlot d'Oriana Fallaci ne tombe pas par hasard mais comme le fruit bien mûr de nos temps troublés. Il est l'enfant de l'après-11 septembre. Et nous sommes tous peu ou prou les enfants du 11 septembre, si nombreux en Occident à éprouver une révolte contre les intégristes de tous poils, à condamner, secrètement ou pas, les régimes théocratiques qui amalgament la religion et le culte d'Allah, voilent les femmes, lapident les adultères, coupent la main des voleurs.

En parcourant la prose de Fallaci jetée là sans discernement, sans compassion, sans établir de nuances entre les combats qui se jouent en Palestine comme ailleurs, on recule soudain horrifiés. L'Amérique, si ethnocentriste, n'a guère le monopole de la vertu, à ce qu'on sache, et l'Islam n'est pas qu'un ramassis de fanatiques aveugles et assoiffés de sang. Ce qui trouble par-dessus tout, c'est qu'à l'instar de Fallaci, on est tous plus ou moins contaminés par la peur et le rejet de l'autre. Alors *La Rage et l'Orgueil* nous tend un horrible miroir de panique, d'intolérance, de fièvre assassine, de nos pires pulsions refouées, soudain étalées avec une verve revancharde. D'autres écrits, des films aussi, sortiront bientôt de cette marmite du 11 septembre. De nouveaux appels à la haine, peut-être. *La Rage et l'Orgueil* offre un avant-goût



SOURCE ÉDITIONS PLON

Oriana Fallaci hait l'Islam de tout son cœur, appelle à la guerre sainte contre les fils d'Allah, vomit Mahomet, le Coran, le croissant, le tchador, jetant dans un même sac le combat des talibans et celui des Palestiniens.

jusqu'au vertige des dérapages qu'une crise pareille peut engendrer. On ferme le tout en conspuant cette grande dame, soudain déshonorée, qui enflamme les esprits malades de nos temps malheureux.

otremblay@ledevoir.ca

Le cinéma
Pour l'horaire complet, consultez
L'Agenda

L'ÉTÉ 2002 AU DOMAINE Forget
Tous les concerts commencent à 20 h 30
UN AVANT-GOÛT DU FESTIVAL

Samedi 15 juin 20\$
L'Ensemble de Cuivres du Domaine Forget
Direction, Vincent Cichowicz
Michel Becquet, trombone

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET
22 JUIN AU 25 AOÛT 2002

CONCERT D'OUVERTURE

Samedi 22 juin 25\$
Emmanuel Pahud, flûte
Hansjörg Schellenberger, hautbois
Jean Saulnier, piano

Mercredi 26 juin 25\$
La Flûte en Fête
Mathieu Dufour, Lise Daoust, Susan Hoepfner, Robert Cram, Carolyn Christie et André Papillon, flûtes
Denise Pépin, piano

Vendredi 28 juin 25\$
Alena Cechova, violon
Petr Cech, piano
Soirée des Caisses d'économie des travailleuses et des travailleurs (Québec) et Fédération des caisses d'économie Desjardins du Québec

LES BRUNCHES-MUSIQUE
TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

16 juin Anne et Luc Carré, voix et piano
Chansons françaises et québécoises

23 juin René Orea Sanchez, musique vénézuélienne

BILLETTERIE
(418) 452-3535 ou 1-888-336-7438

ADMISSION :
• Adultes : 25 \$ ou 32 \$ (taxes incluses)
• Aînés (60 ans et plus) : 23 \$
• Étudiants : 16 \$ (taxes incluses)
• Enfants jusqu'à 12 ans : gratuit

ABONNEMENT
10 billets de concert au choix de la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore.
Forfaits HÉBERGEMENTS-CONCERT disponibles. Visitez notre site www.domaineforget.com

L'OFF FESTIVAL DE JAZZ
de Montréal

3^e ÉDITION 2002
27 JUIN → 7 JUILLET
61 CONCERTS
6 SALLES
2 BILLETTERIES

www.lofffestivaldejazz.com

Passeports et billets disponibles à L'OBLIOUE • 4333, Rivard • 514-499-1323 et via Billetterie Articulée • 514-844-2172
LES PRIX DES BILLETS COMPRENNENT TOUTES LES TAXES ET LES FRAIS DE SERVICE.

LION D'OR
1676, ONTARIO EST • 514-598-0709 • 24 \$

CASA DEL POPOLO
4873, SAINT-LAURENT • 514-284-3804 • 16 \$

ALIZÉ
900, ONTARIO EST • 514-523-0622 • ENTRÉE LIBRE

LE VA-ET-VIENT
3706, NOTRE-DAME OUEST • 514-940-2330 • 8 \$

CHEVAL BLANC
809, ONTARIO EST • 514-522-0211 • ENTRÉE LIBRE

L'ESCOGRIFFE
4467-A, SAINT-DENIS • 514-842-7244 • 7 \$

Hydro Québec présente

Pro Musica Saison 2002/03

Série EMERAUDE Théâtre Maisonneuve Place des Arts
LES LUNDIS À 20 h
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

7 OCT. VALERY KULESHOV, PIANO
28 OCT. ENSEMBLE SCHUBERT, PIANO ET QUATUOR À CORDES
11 NOV. QUATUOR À CORDES PRAZAK
RÉJEAN POIRIER, HARMONIUM
13 JANV. JAMES EHNS, VIOLON, EDUARD LAUREL, PIANO
10 FÉV. TRIO KAUCHSTEIN/LAREDO/ROBINSON, PIANO, VIOLON, VIOLONCELLE
10 MARS PHILHARMONIA QUARTETT BERLIN
31 MARS JANINA FIALKOWSKA, PIANO
28 AVRIL CHANTAL LAMBERT, SOPRANO
ROGER VIGNOLES, PIANO

ABONNEMENTS
135 \$, 130 \$ (2^e abonnement)
65 \$ (étudiants, 30 ans et moins)
(taxes non-incluses)

Série TOPAZE Cinquième salle Place des Arts
LES DIMANCHES À 11 h
Cinquième salle, Place des Arts

PENDANT LES CONCERTS, ATELIER D'ÉVEIL MUSICAL POUR ENFANTS DE 5 À 12 ANS : 3 \$
ABONNEMENT AUX 4 ATELIERS : 10 \$

9 FÉV. MARIANNE DUGAL, VIOLON
ANDREW TUNIS, PIANO
9 MARS JIMMY BRIÈRE, PIANO
13 AVRIL QUATUOR À CORDES EMPEROR
11 MAI QUINTETTE DE CUIVRES OPUS LIB (CONCERT JAZZ)

ABONNEMENTS
65 \$, 35 \$, 55 \$ (abonnés Pro Musica)
35 \$ (étudiants, 30 ans et moins)
(taxes non-incluses)

ECONOMIES SUR LE BILLET À L'UNITÉ :
57 % « Émeraude » (8 concerts)
44 % « Topaze » (4 concerts)
60,7 % « Émeraude/Topaze » (12 concerts)

La musique de chambre à son meilleur

ABONNEMENTS : Pro Musica (514) 845-0532 ou 1-877-445-0532 courriel: concerts@promusica.qc.ca

Partners and sponsors: Québec, Radio-Canada, Caracol, LE DEVOIR, CIBC, LA LISTE, etc.